

**Programme Erasmus-Mundus « EuroPhilosophie »
UNIVERSITÉ DU LUXEMBOURG**

Année académique 2008-2009

Mémoire de recherches pour l'obtention du diplôme

**Master Erasmus Mundus « Philosophies allemande et française dans
l'espace européen »**

Notion et structure du système chez Christian Wolff

Auteur : Carlos Lorenzo Langbehn

Directeur : Prof. Robert Theis

Résumé. Dans ce mémoire de recherches nous explorons un aspect particulier de la philosophie de Christian Wolff : son caractère explicitement systématique. Dans le chapitre I nous cernons la *notion de système* que l'auteur présente dans certains de ses écrits, et nous précisons son rapport à la doctrine wolffienne de la méthode : en ce qui concerne chaque discipline, le système est conçu selon le modèle des *Éléments* d'Euclide comme un ensemble de propositions déduites, suivant les règles de la méthode, d'un nombre de principes ; or le rapport entre les disciplines est tel que chacune (sauf, bien entendu, la philosophie première) prend quelques principes des disciplines antérieures, et y ajoute quelques principes qui lui sont propres. C'est ainsi que Wolff peut concevoir à la fois l'interdépendance des disciplines et l'indépendance relative de chacune. Dans le chapitre II nous étudions, à la lumière de ces conclusions, la *structure concrète du système* wolffien de la philosophie, c'est-à-dire l'inventaire des disciplines en lesquelles Wolff divise la philosophie ainsi que les rapports qu'il établit entre elles. Nous constatons que la réflexion explicite sur la notion de système offre un cadre formel général dans lequel l'articulation de la philosophie en disciplines vient s'insérer, mais qu'en raison de son caractère logico-formel elle ne suffit pas pour rendre raison de la structure concrète du système, laquelle dépend essentiellement du contenu traité dans chaque discipline. La structure du système apparaît dès lors comme mal fondée, voire comme arbitraire. Cependant, une analyse plus détaillée de la structure interne de la métaphysique, qui peut être considérée comme un sous-système de la philosophie, révèle que tant son articulation en quatre disciplines (ontologie, cosmologie, psychologie et théologie) que la cohésion de toutes ces disciplines en une science qui les englobe sont nécessaires en vertu de l'économie interne de la métaphysique. Ainsi, Wolff construit dans les faits un édifice systématique d'une complexité et une cohésion considérables, qui va bien au-delà de son insuffisante réflexion métathéorique sur la notion de système.

Abstract. In this master's thesis I explore one particular aspect of Christian Wolff's philosophy: its explicitly systematic character. In the first chapter I examine the *notion of a system* as it is put forward by the author in some of his works, specifying how it is connected to Wolff's doctrine of method. System within each discipline is conceived, after the model of Euclid's *Elements*, as a collection of propositions which are derived, following the rules of method, from a number of principles. The interconnection among different disciplines, on the other hand, is such that each discipline (except, that is, the *prima philosophia*) takes some principles from the preceding ones, and adds some principles of its own. This makes it possible for Wolff to conceive in clear terms both the interdependence of philosophical disciplines and their relative independence. In the second chapter I make use of these conclusions in trying to clarify the *concrete structure of Wolff's system of philosophy*, i. e. the inventory of the parts into which Wolff divides philosophy and the connections he establishes among them. The explicit reflection on the notion of a system is found to offer a general formal framework for the articulation of philosophy into several disciplines, but due its logical and formal character it proves insufficient to account for the concrete structure of the system, which is essentially determined by the contents treated in each discipline. For this reason, the structure of the system appears as ill-founded or even arbitrary. However, a more detailed analysis of the internal structure of metaphysics, which can be seen as a sub-system within philosophy, shows that both its division into four disciplines (ontology, cosmology, psychology and theology) and the coalescence of all of these disciplines in one larger science are necessary features of metaphysics as conceived by Wolff. Thus the complexity and cohesion of the systematic edifice Wolff in fact constructs can be said to go well beyond what his insufficient meta-theoretical reflection on the notion of a system seems to grant.

Déclaration d'originalité. Je soussigné, Carlos Lorenzo Langbehn, déclare que le texte que je présente comme mémoire de recherches pour l'obtention du diplôme de master en philosophie est original et a été entièrement rédigé par moi au seul effet de ladite présentation, sauf pour ce qui est des citations clairement signalées comme telles selon l'usage courant.

Luxembourg, 26 mai 2009

Notion et structure du système chez Christian Wolff

Introduction

L'importance centrale de Wolff pour le développement de la philosophie allemande du 18^{ème} siècle et notamment pour la formation de la pensée kantienne est aujourd'hui incontestée ; cependant, la portée précise de ses contributions continue à être découverte pas à pas par la recherche. Dans ce contexte, le présent travail portera sur un trait de la philosophie wolffienne qui a une signification centrale pour le développement postérieur, et qui apparemment n'a pas fait l'objet d'une étude approfondie jusqu'à présent¹ : son caractère explicitement systématique.

On sait que Kant fait de la notion de système une pièce-clé de sa philosophie, et qu'à partir de lui la conception de la philosophie comme système devient un élément tout à fait central pour les auteurs de l'idéalisme allemand². Or Kant élabore sa doctrine dans un contexte fortement déterminé par la philosophie wolffienne, puisant notamment dans des auteurs comme Baumgarten, Meier et Lambert³ ; bien entendu, Kant remanie profondément les conceptions héritées, mais la philosophie de Wolff fournit un horizon d'interprétation difficilement contournable pour une compréhension historiquement adéquate des notions avancées par Kant. Toutefois il n'est pas notre objectif d'entamer dans ces pages une interprétation de la pensée systématique kantienne et postkantienne sur l'arrière-fond de la philosophie wolffienne. Une telle entreprise suppose en effet comme condition préalable l'élaboration d'une analyse interne de la conception systématique de Wolff lui-même : c'est à l'accomplissement de cette tâche que nous entendons contribuer ici.

Dans ce but, nous caractériserons d'abord (chapitre I) la *notion de système* telle que Wolff l'expose dans ses textes, notamment dans l'écrit « De differentia intellectus systematici et non systematici » de 1729 ; en particulier nous essaierons de mettre en lumière le lien entre la conception wolffienne du système et celle de la méthode, car c'est surtout autour de cette notion que tourne la réflexion de notre auteur concernant la structure de l'édifice de la philosophie. À l'aide des conclusions de cette première démarche nous entamerons ensuite (chapitre II) la description de *la structure du système* concret que Wolff construit à partir du matériau reçu de la tradition; il s'agit ici d'examiner les rapports qu'il établit entre les différentes parties de la philosophie qui

¹ À juger par la bibliographie de Biller. Nous repérons un article de Goubet publié en 2002, ainsi qu'un article de Karásek publié en 2007, auquel nous nous référons dans le chapitre II ; mais aucun de ces travaux n'offre une discussion adéquate de la notion de système tel que Wolff la présente, ni une analyse détaillée de la structure effective du système wolffien. Plus utile en ce sens est le livre de Paccioni, qui expose la structure de la métaphysique wolffienne.

² cf. Fulda/ Stolzenberg

³ cf. entre autres Zöllner et Hinske 102 sqq.

forment le système. Or nous verrons que la structure du système pose un certain nombre de difficultés que nous ne pourrions pas aborder en détail dans le cadre de ce mémoire ; nous nous concentrerons ainsi, dans la seconde moitié du chapitre II, sur la question de la structure interne du système de la métaphysique, qui est non seulement la pièce centrale du système wolffien de la philosophie, mais aussi sans doute la partie qui a la plus grande importance pour le développement postérieur⁴. Nous constaterons par ailleurs que la réflexion de Wolff sur la notion de système, tout en offrant une clé de lecture utile, n'est pas à même de rendre compte de la complexité effective du système de la philosophie.

Notre analyse se concentrera sur des textes publiés entre 1726 (*Ausf. Nachr.*) et 1737 (*Theol. nat. II*) ; cela veut dire que nous laissons de côté la question de la genèse de la pensée systématique chez Wolff ainsi que l'étude comparée de la structure des œuvres allemande et latine⁵. De même, nous nous référons aux précédents de la doctrine wolffienne du système seulement de manière tangentielle et dans la mesure où nous considérons que cela contribue à l'interprétation des textes que nous analysons, et le même critère est adopté en ce qui concerne des développements postérieurs. Avec ces quelques indications préliminaires nous sommes en mesure de procéder aux faits.

⁴ cf. Vollrath – l'importance centrale de la métaphysique n'implique pas que les autres parties de la philosophie de Wolff, et notamment sa philosophie pratique, n'aient pas eu, elles aussi, un impact considérable.

⁵ Il y a cependant une restructuration tant dans le domaine de la métaphysique (cf. e. g. Arnaud) que dans celui de la philosophie pratique (cf. Stipberger 7 sqq.), mais il échappe aux propos du présent travail de la caractériser plus précisément.

I. Méthode et système

1. Les deux versants de la notion d'ordre

La philosophie, science des possibles en tant que possibles, se présente pour Wolff essentiellement comme un ordre – ordre des définitions et des propositions, mais aussi des disciplines philosophiques. Ainsi, dans le *Discursus praeliminaris de philosophia in genere*, qui présente le programme de la philosophie wolffienne dans son ensemble, la notion d'ordre occupe une place centrale.

D'abord d'un point de vue simplement « topographique ». En effet, elle y apparaît à deux reprises, dans les chapitres centraux III et IV : dans le premier, « De partibus philosophiae », Wolff ne présente pas seulement les parties dans lesquelles il faut diviser la philosophie, mais il traite notamment la question de savoir *selon quel ordre* il faut les développer (§§87 sqq.). Le chapitre IV, « De methodo philosophica », définit d'emblée la méthode comme un *ordre* (§115), et ne fait à la rigueur qu'en développer les traits caractéristiques. Or cette centralité topographique, possiblement fortuite, reflète bien le rôle axial qui revient à la notion d'ordre dans la conception wolffienne de la philosophie. Mais, à cheval entre deux chapitres, elle reflète tout aussi bien *le double aspect* selon lequel la notion se décline : l'ordre est premièrement ordre des parties de la philosophie, et deuxièmement ordre des définitions et des propositions dans chaque partie.

Le premier de ces aspects est introduit dans le troisième chapitre de la manière suivante : « Ordo partium philosophiae is est, ut praecedant, ex quibus aliae principa mutuantur » (§87). À partir de cette prémisse, Wolff consacre la deuxième moitié du chapitre à établir l'ordre des disciplines philosophiques.

Le deuxième aspect est introduit dès le début du chapitre IV : « Per *Methodum philosophicam* intelligo ordinem, quo in tradendis dogmatis uti debet philosophus » (§115). La méthode philosophique, qui fait l'objet du chapitre, est définie ici précisément comme un ordre. Or Wolff ajoute aussitôt qu'il ne faut pas confondre cet ordre avec celui qui a été exposé dans le chapitre précédent ; il dit en effet dans le scholium de ce paragraphe :

Observanda methodus per singulas philosophiae partes, adeoque ordo hic diversus est ab eo, quem de integris disciplinis capite praecedente demonstravimus. Quemadmodum itaque ibidem ostendimus, qua ratione integrae disciplinae sint ordinandae, ita hic docemus, quo modo in singulis disciplinis dogmata ordinari conveniat.

Il est vrai que le principe général de l'ordre est le même dans les deux cas, comme Wolff l'observe au §134, qui énonce la « Lex communis philosophiae toti ac singulis ejus partibus » : « unus idemque ordo est per philosophiam universam ejusque haec lex communis, quod praecedere debeant, unde quomodocunque pendet cognitio sequentium ». Mais ce principe se décline différemment dans un cas et dans l'autre.

L'ordre à l'intérieur des différentes parties de la philosophie est régi, selon Wolff, par les lois de la méthode ; nous pouvons donc à bon droit l'appeler l'ordre *méthodique*. Cet ordre fait l'objet de nombreux textes wolffiens, en particulier de la Logique⁶. En revanche, l'ordre qui s'établit entre les parties de la philosophie ne reçoit pas, malgré son importance, un traitement détaillé de la part de Wolff, du moins en ce qui concerne les principes qui le régissent ; pour des raisons qui vont apparaître, nous l'appelons l'ordre *systematique*.

Il faut cependant manier ces termes avec précaution, d'abord parce qu'il ne s'agit pas d'une terminologie authentiquement wolffienne – entre autres choses, nous constaterons l'ambivalence du mot « systema », qui peut se référer chez Wolff aussi bien à la structure interne d'une discipline qu'à l'ensemble des disciplines dans leur rapport réciproque –, mais ensuite et surtout parce qu'entre méthode et système il y a un lien si intime que l'une ne peut pas être réalisée sans l'autre, et vice-versa, ce qui a pour conséquence que la discussion de l'ordre méthodique sous-entend en quelque mesure la conception de l'ordre systematique, et n'est pas séparée nettement par Wolff de celle-ci. Mais, pour pouvoir préciser nos concepts, il nous faut d'abord parcourir le « dossier ». Voyons donc ce qu'il en est de chacun de ces ordres.

2. La méthode

La notion de méthode est, on le sait, l'un des concepts-clé de la pensée du 17^e siècle ; l'essor des sciences expérimentales, les tentatives d'universalisation des procédés mathématiques, la réflexion intensifiée sur les conditions subjectives de la connaissance sont autant de facteurs qui battent en brèche la conception scolastique de la science avec son instrument traditionnel, l'Organon aristotélicien, et enflamment les débats au sujet de la voie qui conduit à une connaissance certaine⁷. Les discussions se multiplient depuis Bacon, Galilée et Descartes jusqu'à Locke, Leibniz et Newton.

⁶ Nous appelons Logique la *Philosophia rationalis sive Logica*, citée dans les références sous le sigle *Log.*

⁷ Cf. e. g. Schulthess. Nul besoin d'insister ici sur l'importance qu'eurent les discussions du XVI^eme pour les questions de méthode, avec des auteurs comme Vieta, Zabarella ou Pierre de la Ramée.

Wolff est, en ce sens, un digne héritier du siècle qui l'a vu naître. La liste des écrits dans lesquels il aborde la question de la méthode est non seulement longue⁸, mais elle comprend quelques-uns des textes les plus notoires de l'ensemble de sa production, tels que les chapitres introductifs de ses deux très célèbres compendia des mathématiques⁹, celui de sa non moins célèbre Logique allemande¹⁰, ainsi que le *Discursus praeliminaris*, déjà cité. Entre ces présentations de la méthode il ne semble guère y avoir de différences significatives ; la doctrine wolffienne de la méthode avait atteint sa forme définitive autour de 1710.

Dans ses années de jeunesse, en revanche, Wolff avait eu des hésitations dans sa recherche d'une méthode scientifique permettant de connaître toutes choses, et notamment les vérités de la théologie, avec la certitude dont les mathématiques fournissaient le modèle¹¹. Dans cheminement, le singulier cartésianisme que Wolff avait hérité de ses maîtres C. Neumann, G. A. Hamberger, J. P. Hebenstreit – disciples d'Erhard Weigel – conflue avec Euclide (en particulier avec l'Euclide réduit en syllogismes par Clavius¹²), avec Tschirnhaus, avec Locke¹³, et finalement avec Leibniz, dont l'influence fut décisive pour la stabilisation de la doctrine. Ici nous laisserons de

⁸ On peut recenser au moins : deux articles parus dans les *Acta Eruditorum*, « Solutio nonnullarum difficultatum circa mentem humanam obviarum, ubi simul agitur de origine notionum et facultate ratiocinandi » (1707), et « Leges experientiarum fundamentales » (1708) ; la préface des *Aërometriae elementa* (1709) ; « Kurtzer Unterricht von der mathematischen Lehrart » (1710) (in *Anfangs-Gründe aller Mathematischen Wissenschaften*) ; les dix-sept paragraphes du « Vorbericht von der Welt-Weisheit » (au début de la Logique allemande), ainsi que cet ouvrage tout entier (1713) ; « De methodo mathematica brevis commentatio » (1713) (in : *Elementa matheseos universae*) ; l'article « Methodus mathematica sive geometrarum, die mathematische Lehrart » (in : *Mathematisches Lexicon*) (1716) ; *Ratio praelectionum* (1718) ; le chap. 3 de la *Ausführliche Nachricht*, qui porte pour titre « Von der Lehr-Art des Autoris » (1726) ; l'exposition la plus détaillée des différents aspects qui composent la méthode (définitions, principes, inférence) se trouve dans la Logique latine, avec le « Discursus praeliminaris » comme introduction ; certaines questions de détail, e. g. l'utilité des hypothèses, la fonction des notions directrices, ainsi que la notion de système, sont traitées dans les *Horae subsecivae Marburgenses* (1729-1731).

⁹ Les *Anfangs-Gründe aller mathematischen Wissenschaften*, dont la première édition date de 1710, connurent une dizaine d'éditions dans les deux décennies suivantes (cf. Arndt (1) 27), un compendium latin (*Comp. el.*) en fut publié à Lausanne ; des *Elementa* il doit y avoir au moins trois éditions (celle du tome 3 de 1747 portant l'inscription « editio novissima », ce qui suppose une « editio nova », pour ce tome du moins) ; nous repérons aussi une traduction française (*Cours*), dont nous avons vu deux tomes (des cinq qui constituent l'ouvrage).

¹⁰ Elle connut quatorze éditions du vivant de son auteur (Arndt (1) 99), ainsi que des traductions latine (1730, par Wolff lui-même : WW II, 2), française (1736 : WW III, 63), anglaise (1770 : WW III, 77) ; Arndt (1) 97 mentionne en plus des références à une traduction italienne (1737) et à une traduction hollandaise sans indication de date (nous repérons : *Red. Bed.*).

¹¹ cf. Wolff *Eigene Lebensbeschreibung* 120 sqq. ; aussi *Lucul. comm.* §1

¹² Dans la « Brevis commentatio » (§46) Wolff renvoie « aux faits » pour trancher la question de savoir s'il est légitime d'égaliser la méthode mathématique et la démonstration par syllogismes, et il dit : « Scilicet non ignotum est Clavium demonstrationem Propositionis primae Elementi primi Euclidis in syllogismos resolvisse : immo Herlinum atque Dassipodium sex priora Elementa Euclidis & Heinischium integram Arithmeticam per syllogismos in forma exhibitos demonstrasse ». Cette identification de la méthode mathématique avec la démonstration par syllogismes est capitale pour la doctrine wolffienne de la méthode.

¹³ L'importance de Locke pour Wolff a été signalée par divers auteurs, mais elle ne semble pas avoir fait l'objet d'une étude détaillée jusqu'à présent, à juger par la bibliographie de Biller.

côté l'analyse de cette évolution, qui a attiré l'attention de plusieurs auteurs¹⁴, et nous nous arrêterons sur la doctrine achevée telle que Wolff la présente dans ses écrits de maturité, en premier lieu dans le *Discursus* et dans la Logique latine.

Nous avons déjà cité la définition de la méthode que Wolff donne dans le *Discursus* : « Par *Méthode philosophique* j'entends l'ordre dont le philosophe doit se servir dans la transmission de ses doctrines »¹⁵. Cette définition comporte deux déterminations : (a) la méthode philosophique est un *ordre*. (b) Le but de cet ordre – ou du moins l'occasion de s'en servir – est la *transmission* des doctrines du philosophe.

(a) La méthode philosophique est un *ordre*. Par rapport à cette notion, nous pouvons nous demander 1. quels sont les éléments ordonnés, et 2. quel est le principe qui régit cet ordre.

Comme Wolff le signale quelques paragraphes plus loin, les éléments ordonnés sont des énoncés de différentes classes, à savoir, des *définitions* et des *propositions* :

In philosophiae parte quacunque non occurrunt nisi definitiones & propositiones, nec ab his diversum occurrere posse, in Logica demonstrabitur. Enimvero in omni philosophiae parte per definitiones antecedentes explicari debent termini, qui ingrediuntur definitiones sequentes & in antecedentibus demonstrari debent propositiones, quae ingrediuntur demonstrationes sequentium (§132).

Le mot « propositions » semble être pris ici en un sens large qui regroupe les « principes » et les « propositions » proprement dites (c'est-à-dire, les énoncés démontrés), car au §118 Wolff statue : « In philosophia propositio nulla admittenda, nisi quae ex principiis sufficienter probatis legitime deducitur », ce qui peut se faire soit directement, soit au moyen d'autres propositions démontrées auparavant. Pour rendre les affaires encore plus compliquées, le paragraphe correspondant de la Logique (§562) distingue les principes en « axiomes » et « experientiae indubitatae » : « in numerum principiorum demonstrandi non assumuntur nisi definitiones, experientiae indubitatae, axiomata et propositiones jam demonstratae »¹⁶. La spécificité et la fonction de chacune de ces classes d'énoncés devra être expliquée.

Or quel est le principe qui régit leur ordre ? Le §119 du *Discursus* nous donne la règle de l'« Ordo definitionum » : « In philosophia termini, qui ingrediuntur definitiones sequentes, explicari debentur per antecedentes ». Cette formulation, manifestement absurde (car son application *stricto sensu* conduit à une régression à l'infini) ne fait aucunement justice à la riche théorie des notions et des définitions élaborée par Wolff,

¹⁴ E. g. Arndt (1) 9 sqq., Paccioni chap. 2-4.

¹⁵ Cf. « Kurzer Unterricht » : « Die Lehr-Art der Mathematicorum, das ist, die Ordnung, deren sie sich in ihrem Vortrage bedienen, ... » ; « Brevis commentatio » : « §1. Per *Methodum mathematicam* intelligo Ordinem, quo in tradendis dogmatis suis utuntur mathematici ».

¹⁶ Cf. *Log.* §498

qui peut être considérée comme l'axe véritable de la méthodologie wolffienne, et qui dans d'autres présentations d'ensemble de la méthode, e. g. dans le « Kurzer Unterricht », ou dans la « Brevis commentatio », occupe en fait la plus grande partie du texte. Dans le *Discursus*, Wolff se contente – probablement par souci de brièveté – de l'indication lapidaire, ajoutée à la fin du *scholium* du §116 : « Quaenam vero definitiones sint accuratae, in Logica docemus ».

Le §120 énonce la règle de l'« Ordo propositionum »: « In philosophia propositiones, quae ingrediuntur demonstrationes sequentium, demonstrari debentur in antecedentibus ». Une fois de plus, le *scholium* renvoie à la Logica pour une détermination ultérieure de ce que veut dire ici « démontrer »: « Quomodo vero conclusiones ex principiis legitima consequentia deducantur, in Logica docetur ».

Les deux règles sont résumées dans la « Loi suprême de la méthode philosophique », énoncée dans le §133 : « hanc supremam methodi philosophicae legem esse apparet, quod ea sint pramittenda, per quae sequentia intelliguntur & adstruuntur ». Pour une exposition plus détaillée nous avons été renvoyé à la Logique.

Mais considérons d'abord la seconde détermination que nous avons repérée dans la définition de la méthode : (b) Le but de cet ordre – ou du moins l'occasion de s'en servir – est la *transmission* des doctrines du philosophe. Celui-ci n'énumère pas tout simplement des vérités, il les connecte démonstrativement et en donne ainsi la « ratio ». La méthode n'est pas un moyen de trouver des vérités ou de résoudre des problèmes ; elle est un ordre *didactique* et *démonstratif*. Ces deux aspects sont inséparables pour Wolff : il est équivalent pour lui d'avoir une connaissance certaine, de pouvoir la démontrer, et de pouvoir la transmettre. Ainsi, au §136 il affirme : « Si quis alia, quam philosophica methodo, philosophiam tradere intendit, is ea tradet, quae nec sufficienter intelligi, nec evidentem vera agnoscere possunt » ; c'est ici la transmission des doctrines qui est compromise par la non-application des règles de la méthode. Le paragraphe suivant énonce la conséquence pour la connaissance elle-même : « Hinc consequitur, neglecta methodo philosophica, nullam certam ac distinctam obtineri cognitionem »¹⁷.

Notons que, par rapport à la dispute qui, au 17^e siècle, opposait les champions d'une méthode conçue comme « via inveniendi », aux défenseurs de la simple « dispositio » des vérités connues, Wolff se range du côté opposé à celui de Bacon et de Descartes¹⁸, qui concevaient la méthode comme voie d'invention. Wolff fait de l'« ars

¹⁷ Dans le §137 Wolff recense un troisième « damnum » résultant de la non-application de la méthode, qui mérite d'être signalé en passant : « Si quis philosophiam alia, quam philosophica methodo tradit, is docet, quae ab usu vitae abhorrent, seu quae ad casus vitae humanae non commode applicari possunt ». Wolff introduit ici le thème cher à l'Aufklärung de l'utilité de la philosophie pour la vie ; nous ne pouvons pas ici nous attarder sur cet aspect.

¹⁸ Schulthess 69; cf. e.g. Descartes 371-372 (Regula IV) : « Per methodum autem intelligo regulas certas & faciles, quas quicumque exacte servaverit [...] gradatim semper augendo scientiam, pervenit ad veram cognitionem eorum omnium quorum erit capax ».

inveniendi » une partie distincte de la philosophie, qui doit être traitée après les autres disciplines parce qu'elle tire ses principes de toutes¹⁹ ; elle ne se confond nullement avec la méthode²⁰, ni avec la logique, qui guide la présentation de l'ensemble de la philosophie, et qui doit donc être exposée en premier lieu. Par sa conception de la méthode comme ordre didactique et démonstratif, Wolff se rapproche des aristotéliens et des ramistes²¹, mais aussi, par exemple, de Pascal²².

Revenons alors à la question des définitions. Selon l'énoncé Wolff dans la Logique, « Definitio est oratio, qua significatur notio completa atque determinata termino cuidam respondens » (*Log.* §152). La définition énonce les déterminations qui suffisent pour reconnaître la chose et la distinguer de toute autre chose dans n'importe quelles circonstances²³.

La doctrine wolffienne à ce sujet reprend pour l'essentiel l'argument des « Mediationes de cognitione, veritate et ideis », article de Leibniz paru dans les *Acta eruditorum* en 1684²⁴, qui est selon Arndt « de tous les écrits de Leibniz celui qui a exercé l'influence la plus durable sur Wolff »²⁵. Fidèle à son grand prédécesseur, Wolff conçoit toute notion comme un ensemble de déterminations ou de notes (*Log.* §79sq.). Entre ces notes il ne peut y avoir de contradiction, pour autant que la notion en soit effectivement une (sinon, Wolff parle d'une « notio decepatrix ») ; en ce sens, toute vraie notion est *possible* (i. e. non-contradictoire) (§519). Et à l'inverse, tout ce qui est « possible » ou non-contradictoire est *concevable*, c'est-à-dire qu'il est possible de s'en former une notion (§522). Un point capital pour toute la philosophie de Wolff est le

¹⁹ *Disc. prael.* §74

²⁰ *ibid.*, scholium ; Arndt (1) 46 soutient que Wolff conçoit, de même que Leibniz, une seule et même méthode pour l'invention et pour l'enseignement des vérités. Or, s'il est vrai que Wolff (sous l'influence directe de Leibniz, cf. *ibid.* p. 20) admet que le syllogisme, qui est l'instrument de la méthode, est à la fois un moyen d'invention, il est loin d'en être le seul. L'ars inveniendi est une discipline de plein droit précisément parce qu'elle ne se réduit pas à la logique : « Vulgo logica cum arte inveniendi confunditur, quae etsi in eadem non contemnendum habeat usum, haud quaquam tamen eandem absolvit. Peculiaribus ea opus habet artificiis, quae aliunde quam a Logica pendunt » (*Disc. prael.* §74s, cf. *Log.* §662). Le contraire est vrai de la méthode : « quam enim diximus *methodum philosophicam* & cujus easdem esse leges ostendimus quam mathematicae, ea non est nisi regularum logicarum accurata applicatio » (*Log.* §793s), cf. *Disc. prael.* §135, et §139s.

²¹ Schulthess 69

²² cf. Pascal 154, qui détermine comme suit l'objet de son étude « De l'esprit géométrique » : « I. L'étude de la vérité a trois objets. [/] On peut avoir trois principaux objets dans l'étude de la vérité : l'un, de la découvrir quand on la cherche ; l'autre, de la démontrer quand on la possède ; le dernier, de la discerner d'avec le faux quand on l'examine. [/] Je ne parle point du premier. Je traite particulièrement du second, et il enferme le troisième. »

²³ cf. *Log.* §§92 sq., pour les notions « complètes », et §123, pour les notions « déterminées » (la raison pour laquelle Wolff introduit ce terme n'est pas claire, d'autant plus qu'il observe lui-même dans le scholium du §123 : « notionem *determinate agnoscit*... cujus notio est completa » ; cependant, il utilise les deux termes dans la définition de la définition).

²⁴ Wolff le signale lui-même : *Log.* §37s ; cf. également *Ratio praelectionum*, Sect. II, cap. 2, §27 (cit. in Arndt (1) 19).

²⁵ Arndt (1) 19, cf. Paccioni 76 sqq.

postulat selon lequel tout ce qui est possible, et donc concevable, est *apte à exister*. Ce postulat constitue pour ainsi dire la charnière entre la dimension du pensable et celle de l'existant²⁶.

Une définition est nominale s'il n'est pas évident à partir d'elle que la chose définie soit possible ; si, au contraire, elle permet de saisir la possibilité de la chose, il s'agit d'une définition réelle (§191 sq.), et en particulier, si elle qui expose comment la chose vient à l'existence, d'une définition génétique (§§ 195)²⁷. Cependant, ce sont les définitions nominales qui méritent le plus d'attention, car ce sont elles qui servent de principes à la science²⁸.

Dans la section II de la seconde partie de la *Logica*, « De usu Logicae in veritate investiganda », Wolff explique comment ces définitions sont formées. Il y décrit deux voies pour les établir : (a) la voie a posteriori (§§669 sq.), qui part de l'expérience, et grâce à la réflexion, ainsi qu'à la variation des conditions d'observation, décèle les notes permanentes de la chose et les distingue de celles qui sont passagères ; (b) la voie a priori (§§710 sqq), qui consiste à construire de nouvelles notions à partir de celles qu'on possède déjà, soit par abstraction, et en définissant une notion générique à partir des déterminations qui sont communes à plusieurs notions qu'on compare, soit par « détermination arbitraire », en ajoutant des déterminations supplémentaires aux notions obtenues par abstraction.

Les notions formées a posteriori, c'est-à-dire par réflexion, sont possibles (i.e. non-contradictoires), car les déterminations qui les constituent ont effectivement coexisté dans la chose et sont donc compatibles entre elles (§717). Parmi les notions formées a priori, celles qui sont obtenues par abstraction sont également possibles, les déterminations qui les constituent ayant de même coexisté dans les choses (§718). Or dans le cas des notions formées par « arbitraria determinatio », la non-contradiction de ses déterminations doit être prouvée pour garantir qu'il ne s'agit pas d'une « notio

²⁶ cf. Arndt (1) 19, Honnefelder 341 sqq. On peut se demander d'ailleurs si l'interprétation de Honnefelder, que nous suivons, n'insiste pas de manière trop unilatérale sur la cogitabilité, à laquelle viendrait s'ajouter en un deuxième temps l'aptitude à exister, et s'il ne faudrait pas concevoir un lien plus intime entre ces deux déterminations de la possibilité, comme étant deux aspects complémentaires d'un concept indissoluble ; cf. Paccioni 116 sqq.

²⁷ La définition de ce qu'est une définition réelle (§191 : « *definitio* per quam patet rem definitam esse possibilem, *realis* vocatur ») n'énonce pas l'identité de celle-ci avec la définition génétique, mais après avoir défini les définitions génétiques (§195 : « *Definitio genetica* dicitur, quae rei genesin seu modum, quo ea fieri potest, exponit »), Wolff parle sans s'expliquer ultérieurement de « *definitio realis sive genetica* » (§197), et il n'envisage nulle part de définitions réelles autres que génétiques.

²⁸ Ex hactenus dictis apparet, *definitionem nominalem* esse distinctam enumerationem notarum ad rem definitam agnoscendam & ab aliis discernendam sufficientium : *definitionem vero realem sive geneticam* esse notionem distinctam possibilitatis, aut, si mavis, modi, quo quid possibile. Definitiones nominales significatus fixos terminorum constituunt, ut eos non tribuamus nisi rebus, quibus indigitandis destinantur, atque earum ope has obvias agnoscamus. Praebent quoque prima ratiocinandi principia, ut quae de rebus cognosci possunt inde deducantur. [...] Ipsae autem geneticae definitiones hunc inprimis praestant usum, ut, quae rei definitae conveniunt, inde facilius deduci possint, utque ratio reddatur eorum, quae insunt quaeque inesse possunt. (§197)

deceptrix ». Wolff énumère différentes façons de prouver la possibilité d'une notion : la mise en avant d'une chose qui répond à la définition (§719), la démonstration qui montrerait que le contraire de la notion formée contredirait une proposition admise comme vraie (§721), la production d'une définition réelle (§723), ou bien la « démonstration directe » du caractère non-contradictoire de la notion formée (§722)²⁹.

Nous voyons donc que le fondement sur lequel s'appuient les définitions, lesquelles sont autant de points de départ pour la méthode, est *empirique* ; Wolff lui-même insiste sur ce fait. Ainsi, il soutient p. ex. au §12 du *Discursus praeliminaris* : « In ipsis disciplinis abstractis, qualis est philosophia prima, notiones fundamentales derivandae sunt ab experientia »³⁰. Cependant, de telles déclarations ne devraient pas nous faire oublier que même l'obtention d'une définition par simple réflexion engage déjà la raison, puisque toute définition suppose d'appliquer au cas présent des notions générales³¹. Wolff caractérise cette liaison intime par la métaphore du « connubium experientiae et rationis »³².

Sans entrer dans les détails, nous pouvons dire que les mêmes considérations qui s'appliquent aux définitions valent aussi, mutatis mutandis, pour les *principes*. En ce qui concerne les axiomes, il est licite d'affirmer qu'ils reposent sur le même fondement que les définitions, car ils s'appuient immédiatement sur celles-ci. En effet, les axiomes³³ sont définis par Wolff comme des propositions indémontrables, dans lesquelles « terminis intellectis patet, paedictum subjecto convenire » (*Log.* §572) ; la vérité des axiomes se fonde sur la possibilité des notions que ces « termini » désignent³⁴. L'autre

²⁹ Dans d'autres ouvrages, notamment dans l'*Ontologia*, mais aussi dans la *Psychologia empirica*, Wolff s'étend plus largement sur ce problème ; nous ne pouvons pas ici en faire autant. Cf. Arndt (3) 39.

³⁰ cf. *Log.* §663 etc.

³¹ voir *Log.* §731 : « Patet adeo, definitiones nominales non posse condi, nisi ante multa rei praedicata cognoveris atque ea in essentialia, attributa et modos distinguere novis » ; cf. Arndt (3).

³² *Disc. prael.* §12 : « nobis per omnem philosophiam sanctum est utriusque [sc. experientiae et rationis] connubium ».

³³ Dans le chapitre 2, sect. III, de la première partie de la *Logica* (§§260 sqq.), où il expose en particulier la méthode mathématique, Wolff distingue à la manière traditionnelle les axiomes des postulats ; pour notre propos cette différence n'a pas d'importance, et nous parlons donc d'axiomes en un sens général.

³⁴ Wolff énumère parmi les axiomes (i) les propositions dans lesquelles l'une des notes contenues dans la définition est prédiquée de la chose définie (§268), (ii) les propositions identiques (§270), (iii) les propositions qui nient que la chose soit autre qu'elle-même (§271), (iv) les définitions elles-mêmes « si elles sont utilisées en tant que propositions » (§272), (v) les propositions qui prédisent une détermination qui découle immédiatement d'une note de la définition du sujet (§273), (vi) les « définitions inverses » qui affirment d'une chose qualifiée par toutes les notes qui constituent une définition, qu'elle est ce que cette définition définit (§274). Il n'affirme pas que ce catalogue soit exhaustif. Mais nous voyons qu'il conçoit les axiomes soit comme simples tautologies (de la forme « A est A » ou « il est faux que A soit non-A »), soit comme conséquences immédiates des définitions (cf. la doctrine des conséquences immédiates, *Log.* §445 sqq.). Dans la « Brevis commentatio » (§30) Wolff dit carrément : « Definitiones [...] cum in se considerari, tum inter se conferri possunt. Quicquid ex consideratione eorum, quae in una definitione continentur, immediate deducitur, Axioma vocatur [...] ».

classe de principes, celle des « experientiae indubitatae », n'est pas traitée in extenso par Wolff, mais elles présentent un cas analogue à celui des définitions³⁵.

À partir de ces principes et des définitions, la méthode procède simplement par syllogismes. La loi fondamentale de l'enchaînement des énoncés est le « dictum de omni et nullo » (§346 sqq.)³⁶ ; les syllogismes développent les rapports existant entre les notions qui interviennent dans les principes et les définitions. Face à la vision leibnizienne d'un calcul logique, la conception méthodique de Wolff représente en ce sens un retour à la tradition aristotélicienne, et implique sans doute une perte significative de complexité. En rapprochant le lien « logique » entre les notions à la relation fonctionnelle des éléments dans une formule algébrique, Leibniz était parvenu, en effet, à briser le cadre d'une logique structurée autour du syllogisme, pour mettre au centre de la scène le concept beaucoup plus souple d'une transformation réglée de combinaisons de signes³⁷, dont le syllogisme n'apparaît que comme un cas particulier. Wolff reprend la théorie leibnizienne des notions et des définitions, mais il la combine avec une logique fondamentalement aristotélicienne. S'il soutient cependant l'identité entre la méthode mathématique et celle de la philosophie, il ne peut le faire qu'au prix de retourner à une conception de la méthode mathématique qui, en comparaison avec les développements du 17^e siècle, et surtout avec les avances de Leibniz, mérite d'être qualifiée d'archaïque – celle de Clavius, qui prétendait réduire les mathématiques en syllogismes³⁸.

Bref, si la méthode proprement dite est un ordre didactique et démonstratif entièrement rationnel qui, suivant les règles du syllogisme, déduit les propositions à partir des définitions, des axiomes et des expériences certaines, le fondement ultime de ceux-ci, et donc la certitude de toutes les propositions démontrées à partir d'eux, réside selon Wolff dans l'expérience – une expérience, il faut l'ajouter aussitôt, qui est dès l'abord entrelacée avec la raison.

Nous verrons cependant plus loin que ce singulier empirisme qui s'annonce dans les réflexions sur la méthode doit être pris avec un grain de sel. D'abord parce que dans l'*Ontologia* Wolff admet comme fondement pour la connaissance du principe de non-contradiction l'évidence de l'impossibilité de porter un jugement contradictoire³⁹ – une

³⁵ voir à ce sujet Arndt (2) 33 sq.

³⁶ cf. Arndt (1) 75 sq.

³⁷ cf. par exemple Mittelstrass 603 sqq.

³⁸ Le retour à une logique fondée sur la relation sujet-prédicat va de pair chez Wolff avec une conception ontologique organisée autour des notions de genre et de différence spécifique, qui n'est pas endossée par Leibniz, à qui il arrive de dire e. g. : « Sciendum enim est genera sibi mutuo differentias praestare, omenmque differentiam posse concipi ut genus et omne genus ut differentiam, et tam recte dici animal rationale, quam si fingere licet, rational animale » (Leibniz (1) 134) ; impossible de retourner d'ici à l'ontologie scolastique, quitte à abandonner, comme le fait Wolff, la logique leibnizienne toute entière.

³⁹ vid. infra p. 35

« expérience » qui peut difficilement être qualifiée d'« empirique » au sens que nous avons évoqué (*Log.* §699 sq.). Et ensuite parce que à côté de la notion spécifique de l'expérience telle qu'elle intervient, comme nous l'avons signalé, dans l'obtention des définitions et des principes, Wolff invoque dans d'autres contextes comme point d'appui pour les notions scientifiques leur rapport aux « notions communes » dont l'on se sert quotidiennement dans tout usage de la raison et des sens⁴⁰ ; il y a ici sans doute également un élément d'« expérience » qui intervient, quoique non dans le sens précis qui était celui de la *Logica*.

3. Le système

La philosophie se présente donc selon l'ordre méthodique comme une succession de propositions démontrées à partir d'un certain nombre de prémisses. Nous avons vu que Wolff distingue de cet ordre méthodique la succession des parties de la philosophie. Or cette distinction tranchée peut paraître étonnante, car le principe qui régit l'ordre des parties (nous l'avons déjà cité : « *Ordo partium philosophiae is est, ut praecedant, ex quibus aliae principia mutuantur* »⁴¹) semble assimiler le rapport entre les disciplines de la philosophie à celui qui intervient entre les différentes propositions de chacune d'entre elles : parmi celles-ci, en effet, doivent précéder celles qui servent de prémisses, et donc quasi de principes, pour la démonstration des suivantes. Aucune différence de fond ne semble à première vue répondre à la distinction tracée par Wolff.

En ce cas il faudrait se demander cependant sur quoi repose la division de la philosophie en disciplines. S'agit-il simplement d'un morcellement utile, mais nullement nécessaire, d'une discipline unique ? C'est ce qui semblerait découler de l'assimilation de l'ordre intra et inter-disciplinaire. Ou bien, s'il s'agit d'une division nécessaire, comment cerner plus précisément la relation structurelle entre les parties de la philosophie, et qu'implique-t-elle pour l'ordre des parties ?

À ces questions nous essayons de répondre dans cette section sur un plan général ; il s'agit donc ici de dégager la base conceptuelle qui permet à Wolff premièrement de penser la philosophie à la fois comme un tout et comme divisée en parties, et deuxièmement d'établir un ordre entre ces parties. Nous laissons provisoirement de côté, en revanche, les questions de savoir en quelles parties Wolff divise la philosophie et quels sont les liens qu'il établit entre elles ; elles seront étudiées au chapitre suivant.

⁴⁰ vid. infra p. 23 sq.

⁴¹ *Disc. prael.* §87

Nous avons déjà signalé que l'ordre des parties de la philosophie, que nous avons appelé l'ordre systématique, ne fait pas l'objet d'une réflexion aussi explicite et détaillée de la part de Wolff que l'ordre méthodique ; c'est sans doute pour cette raison qu'il n'a pas attiré l'attention des commentateurs dans la même mesure que celui-ci⁴², malgré son importance pour l'interprétation de la philosophie wolffienne dans son ensemble, qui sera mise en évidence, nous l'espérons, dans les pages suivantes.

Il faut souligner que la question du système philosophique, tellement centrale pour la philosophie allemande de la fin du 17^e siècle, n'est guère présente dans la réflexion du 17^e et du début du 18^e, sauf dans une tradition issue de la théologie protestante, qui semble avoir été transmise à Wolff par ses maîtres, disciples d'Erhard Weigel, et en général par la discussion théologique qui l'entourait, mais qui reste en quelque sorte cachée chez notre auteur derrière la discussion de la méthode. En effet, si la grande tradition rationaliste met nettement l'accent sur la méthode comme enchaînement des vérités dont la visée principale est la certitude des connaissances acquises, dans le contexte de l'Allemagne protestante du début du 18^e siècle circulent à la fois des discussions sur le concept de système, hérités d'une tradition théologique remontant aux *Loci communes* de Melanchthon⁴³.

En un sens strict, le mot de système évoque dans cette tradition la construction d'un « corpus doctrinae integrum » qui englobe l'ensemble des doctrines appartenant à un certain domaine (à l'origine, la théologie dogmatique) dans un tout cohérent, à visée principalement pédagogique ; les préceptes méthodologiques régissant la constitution de ce corps évoluent depuis la culture rhétorique d'un Melanchthon jusqu'aux aspirations mathématisantes d'un Alsted ou d'un Weigel (celui-ci déjà influencé par la conception cartésienne de la méthode).

En un sens plus large, le mot est utilisé de façon indiscriminée pour tout abrégé ou compendium d'une certaine extension⁴⁴ ; cet emploi abusif suscite aux temps de Wolff

⁴² Certes, les auteurs qui s'occupent de la structure de la métaphysique wolffienne, tels que Vollrath, École (1) et (2), Honnefelder envisagent la question de l'ordre systématique, mais ils procèdent directement à la question de ce que nous avons appelé les relations concrètes entre les parties de la philosophie, sans s'arrêter sur l'outillage logique qui permet à Wolff d'encadrer ces relations ; Paccioni par contre aborde en partie cette question, quoique non de façon thématique comme nous le faisons ici.

⁴³ Voir à ce sujet l'étude d'Otto Ritschl, qui tout en datant de 1906 est encore, à ce qu'il semble, le travail le plus autorisé sur ce sujet (il est cité en tant que tel par Hinske en 1998 (Hinske 102) et nous n'avons pas trouvé de travaux comparables en date plus récente) ; des indications utiles sur les antécédents immédiats de Wolff se trouvent aussi chez Paccioni 33-82 ; cf. également l'article « System » du *Historisches Wörterbuch der Philosophie* (Ritter et al. X, 824 sqq.).

⁴⁴ Ainsi, pour Micraelius en 1653 un système n'est ni plus ni moins qu'un « compendium, in quo multa continentur » (Micraelius s. v. systema).

une critique tendant à préciser ce qui distingue un vrai système d'une simple accumulation de doctrines⁴⁵, et en effet, Wolff lui-même engage une telle critique⁴⁶.

En outre, il faut recenser l'usage singulier du mot de système par Leibniz, qui (probablement inspiré de l'emploi astronomique, selon lequel un système est une hypothèse qui permet d'expliquer les faits⁴⁷) se réfère fréquemment à sa propre doctrine comme « le système de l'harmonie préétablie » ou « le système des monades »⁴⁸, en l'opposant aux « systèmes » de ses compétiteurs.

Wolff de son côté utilise d'abord le mot « systema » en accord avec les opinions courantes à son époque, mais ensuite, dans son petit écrit « De differentia intellectus systematici et non systematici », il développe à partir de cette position une réflexion tout à fait originale, qui offre des pistes très fécondes pour l'interprétation de la structure de son édifice philosophique, mais sur laquelle il ne revient apparemment pas dans le cadre plus formel de ses ouvrages majeurs⁴⁹. Cette réflexion va mettre en évidence, d'une part, l'interdépendance entre l'ordre systématique de l'ordre méthodique ; s'il faut en effet distinguer nettement l'un de l'autre, ils sont néanmoins si étroitement liés qu'on peut dire que Wolff est en mesure de mener à bien le projet d'une philosophie systématique justement grâce à la méthode qu'il développe, comme nous l'avons vu, en s'appuyant sur Leibniz. L'aspiration systématique, tout en restant en arrière-plan, sous-tendrait ainsi la quête wolffienne de la méthode. D'autre part, nous avons évoqué au début de ce chapitre une certaine ambivalence de la notion de système, qui peut s'appliquer tant à la structure interne d'une discipline qu'à celle de l'ensemble de la philosophie articulé en ces disciplines ; nous verrons comment dans « De differentia... » ces deux aspects convergent, de sorte que l'ordre systématique permet justement de saisir les ordres intra et inter-disciplinaire dans leur interdépendance.

Si nous nous tournons vers les textes, nous pouvons signaler d'abord que le mot « systema » est relativement fréquent chez Wolff. Sans accorder dans sa réflexion au concept de système une place comparable à celle qui revient au concept de méthode, notre auteur (a) se réfère volontiers à ses propres œuvres sous la désignation de

⁴⁵ Ritschl 48 sqq. signale e. g. le traitement du problème chez Budde et Walch, adversaires de Wolff dans les grandes controverses des années 1720, mais assez proches de lui sur cet aspect.

⁴⁶ *Log.* §889, vid. infra p. 19

⁴⁷ Depuis la Renaissance on parlait des systèmes de Ptolémée, de Copernic, de Tycho Brahe. Le mot désigne ici tout à la fois la structure du monde (« Weltbau ») et la théorie qui le décrit ; la pluralité de ces « systèmes » fait ressortir le caractère hypothétique de ces constructions théoriques (Ritter et al. X 825).

⁴⁸ Ritschl 59 sq., Ritter et al. X 830 ; Arndt (4) 116 explique que le mot ne désigne pas la philosophie théorique de Leibniz en tant que telle, mais plutôt « une pensée fondamentale à partir de laquelle, en tant que centre d'une perspective, s'ouvre la totalité d'une théorie scientifique ».

⁴⁹ On pourrait conjecturer – sans aucune conséquence – que l'endroit approprié pour cette réflexion au sein du système aurait été le *Discursus praeliminaris*, déjà publié quand Wolff adresse cette question.

« systema », du moins à partir des années 1720⁵⁰ ; cet usage n'est pas uniforme quant au sens qu'il faut attribuer à l'expression en chaque cas, comme nous le verrons tout de suite. Puis, (b) Wolff discute en différents endroits la thèse leibnizienne de l'harmonie préétablie⁵¹, qu'il désigne régulièrement comme « systema harmoniae praestabilitae », à l'instar de son auteur ; cet usage n'apporte pas grande chose pour l'interprétation de l'œuvre de Wolff, ni d'ailleurs pour l'étude de la philosophie postérieure, qui oublie bientôt cette façon de parler propre à Leibniz⁵². Et finalement, (c) on peut repérer un usage de « systema » qui figure dans la *Theologia naturalis pars prior*, §142 sqq., où Wolff utilise le mot pour se référer à l'ensemble des étants ou des possibles dans la mesure où ils sont conçus comme interconnectés dans la coexistence ou dans la succession, c'est-à-dire, comme intégrant un monde (possible)⁵³.

En ce qui concerne l'usage du mot à propos de sa propre philosophie (a), qui est pour nous le seul intéressant, on peut distinguer du moins trois sens :

(1) un sens qui rejoint celui de Leibniz ; ainsi, dans le scholium du §760 de la *Theologiae naturalis pars prior* Wolff dit :

Patet itaque, qualis creatio in systemate nostro locum habeat : etenim ex ipsa elementorum, quae in Cosmologia adstruximus, natura creationem deduximus. Vanae igitur sunt consequentiariorum maledicae vociferationes, quod in systemate nostri creationi veri nominis non sit locus. Sane in nostro systemate contingentia hujus mundi derivatur ex ipsa contingentia elementorum.

Ici, « système » se réfère apparemment à une théorie ou à une façon d'expliquer les choses, et non à un ouvrage rédigé selon certaines exigences de méthode ou de structure. Cet usage n'est pas fréquent (de fait, nous avons jusqu'à présent repéré ce seul exemple) et Wolff ne développe aucune réflexion à son sujet.

⁵⁰ Nous n'avons pas inspecté l'œuvre allemande de Wolff ; Gómez Tutor 271 sqq. signale que le terme n'apparaît pas dans la Logique allemande, et qu'il est discuté pour la première fois dans l'*Ausführliche Nachricht* (ce qui n'empêche pas qu'il ait été utilisé auparavant, p. ex. dans la *Ratio praelectionum*, sans une discussion sur son sens).

⁵¹ *Psych. rat.*, Sect. III, Cap. IV : « De harmonia praestabilita » (§412 sqq.) ; ainsi que *Lucul. comm.* passim.

⁵² « Dass sich aber jener Leibnizsche Sprachgebrauch nicht auf die Dauer durchgesetzt hat, dazu scheint doch wohl die der herkömmlichen Redeweise näher stehende Terminologie beigetragen zu haben, deren sich derselbe Wolff [sc. celui qui reprend occasionnellement l'usage leibnizien] in der Anwendung auf seine grossen Lehrbücher bedient, und die sich durch den Kreis seiner Schüler hindurch auf Lambert, Kant und andere spätere Philosophen fortgepflanzt hat », Ritschl 60.

⁵³ *Theol. nat. I*, §142 : « *Possibilia absolute spectantur*, quatenus unumquodque eorum spectatur in se, sine relatione ad alia. *Spectantur vero ut in systema redacta*, quatenus repraesentantur ut inter se connexa, tum quoad coëxistentiam, tum quoad successionem » (il faut corriger le texte qui dit : « qua coëxistentiam » et « qua successionem »). Il faut rapprocher ce concept de système de celui du « nexus rerum » (cf. *Cosmol. gen.* §§ 10 sqq.) ; dans « De differentia... » Wolff explique : « Res inter se connectuntur, si ratio cur una sit, continetur in altera, seu existentia vel actualitas unius per alteram determinatur. Istiusmodi autem nexus in propositionibus locum non habet : neque enim veritas unius propositionis per veritatem alterius determinatur, sed veritas tatummodo unius propositionis per propositiones alias demonstratur, quas veras esse agnoscimus. [...] Veritates universales seu propositiones universales inter se connexae *systema doctrinarum* constituunt » (108 sq.).

(2) un sens, le plus fréquent, selon lequel « systema » se réfère à l'une des parties de l'œuvre de Wolff. Cet usage apparaît dans le §889 de la *Logica*, dans la dédicace de l'*Ontologia*, dans l'*Ausführliche Nachricht*, ainsi que dans plusieurs autres passages. Il s'agit ici d'un livre composé en connectant « un grand nombre de vérités entre elles et avec leurs principes », selon la formulation de Wolff.

(3) « systema » peut enfin désigner l'ensemble des parties de la philosophie ; dans la préface de la *Cosmologia generalis*, Wolff dit ainsi : « Plurima enim agenda supersunt, antequam integrum philosophiae systema, quod in discursu praeliminari delineavimus, absolvatur »⁵⁴ ; comme nous le verrons, ce sens du mot reparaît à côté de l'antérieur dans « De differentia... ».

De tous ces différents usages, nous pouvons laisser de côté pour notre problème celui qui se réfère à un monde possible comme un « système » d'étants (c), ainsi que l'usage leibnizien (b), qui malgré sa visibilité dans l'œuvre de Wolff reste confiné à la discussion des thèses de Leibniz, et n'est appliqué par Wolff à sa propre philosophie qu'exceptionnellement (1). Restent les usages (2) et (3).

Voyons donc quels sont les traits caractéristiques que Wolff attribue à un système philosophique ou scientifique. Le premier texte qui donne des indications sur ce qu'il faut entendre par un système est l'*Ausführliche Nachricht* (1726) ; au §34 Wolff explique le principe d'ordre selon lequel il dispose dans ses œuvres les définitions et les propositions – il s'agit du principe déjà mentionné⁵⁵ selon lequel il faut mettre en avant ce qui est nécessaire pour comprendre et démontrer ce qui suit. Cet ordre, dit-il, est inséparable de la méthode démonstrative (*demonstrativische Lehr-Art*), et pour rendre évidente la rigueur avec laquelle ce principe est appliqué dans ses ouvrages il a pris l'habitude de toujours signaler les propositions qui contiennent le fondement de celles qu'il démontre, « en sorte que mes auditeurs reconnaissent qu'ils reçoivent un *systema veritatum*, c'est-à-dire, que les vérités leur sont présentées dans un enchaînement (*Verknüpfung*) réciproque tel qu'il est requis pour une connaissance solide »⁵⁶.

Nous constatons ici d'abord la parenté étroite que Wolff établit entre la méthode et le système, et en fait, on peut se demander, à partir de cette formulation, si l'exigence d'un développement méthodique se distingue en quoi que ce soit de l'exigence d'une présentation systématique ; en effet, Wolff ne semble pas avoir atteint ici encore la distinction plus tranchée entre ces deux aspects que nous rencontrons à partir de « De

⁵⁴ cf. également dans la même préface quelques pages plus haut (s/p).

⁵⁵ vid. supra p. 7, *Disc. prael.* §133

⁵⁶ « massen ich auch den Grund der Folge meiner Lehren aufeinander anzuzeigen gewohnt bin, damit meine Zuhörer erkennen, daß sie ein *Systema veritatum* bekommen, das ist, daß ihnen die Wahrheiten in einer solchen Verknüpfung mit einander vorgetragen werden, wie zu gründlicher Erkenntnis erfordert wird », *Ausf. Nachr.* 109

differentia... ». Pourtant, si la méthode consiste principalement dans l'application des règles logiques dans les raisonnements – application qui suppose sans doute que les prémisses soient admises avant la conclusion, ce qui établit déjà un ordre entre les propositions – Wolff semble considérer que cette exigence logique ne suffit pas pour garantir l'unité systématique d'une discipline scientifique. Et en effet, le simple respect de la forme syllogistique ne saurait empêcher une structure, pour ainsi dire, insulaire de la science, certaines prémisses ou groupes de prémisses permettant de tirer certaines conclusions, de façon tout à fait indépendante d'autres prémisses ou groupes de prémisses. Pour garantir l'unité de la science, l'enchaînement démonstratif doit en plus lier chaque vérité à toutes les autres, ou plutôt à l'ensemble formé par toutes les autres (non à chacune d'entre elles) ; ainsi, au début du chapitre « De la méthode de l'auteur » (*Von der Lehr-Art des Autoris*) qui contient le passage que nous avons cité, Wolff énonce :

In meinem Vortrage der Sachen habe ich hauptsächlich auf dreyerlei gesehen, 1. daß ich kein Wort brauchte, welches ich nicht erkläret hätte, wo durch den Gebrauch des Wortes sonst eine Zweydeutigkeit entstehen könnte, oder es an einem Grunde des Beweises fehlete; 2. daß ich keinen Satz einräumete, und im folgenden als einen Förder-Satz in Schlüssen zum Beweise anderer brauchte, den ich nicht vorher erwiesen hätte; 3. daß ich die folgenden Erklärungen und Sätze mit einander beständig verknüpfte und in einer steten Verknüpfung aus einander herleitete⁵⁷.

La troisième de ces règles peut à première vue paraître redondante par rapport à ce qui est exprimé dans la deuxième ; mais il n'en est pas ainsi, pour la raison que nous venons d'énoncer : que chaque proposition soit démontrée n'implique pas que toutes les propositions forment un « enchaînement continu » (*beständig verknüpfte... steten Verknüpfung*), pour autant qu'on admette une pluralité de principes indépendants les uns des autres. C'est en effet au niveau des principes que se joue au fond l'unité et la « systématité » de la science ; nous y reviendrons plus loin.

Mais retournons encore au §34 de l'*Ausführliche Nachricht*. D'abord pour signaler qu'immédiatement après l'explication de ce qu'est un « systema veritatum » Wolff en donne comme exemple l'œuvre d'Euclide « ainsi que des mathématiciens anciens et modernes qui ont aimé les démonstrations nettes »⁵⁸, une référence qui revient mainte fois sous sa plume, et dont les implications sont discutées avec un certain détail dans « De differentia ». Et ensuite pour considérer la comparaison de la science avec le corps humain qui se trouve quelques lignes plus loin :

⁵⁷ *Ausf. Nachr.* 52 sq.

⁵⁸ « welche die Schärffe im demonstriren geliebet », *Ausf. Nachr.* 109

Mit Wissenschaften hat es die Bewandtnis, wie mit dem menschlichen Coerper, da nicht alles, was von einerley Art ist, sich an einem Orte beieinander befindet ; sondern vielmehr dergestalt verteilt ist, wie der Gebrauch des einen Theils den andern neben sich erfordert.⁵⁹

Ici, comme au §34 en son ensemble, l'accent est mis sur l'aspect de l'ordre ; dans l'ordre démonstratif chaque proposition et chaque principe trouve sa place par rapport à sa fonction dans l'ensemble, laquelle consiste en ce que chaque proposition soit prouvée. L'aspect de l'unité est évidemment implicite dans cette image, mais Wolff n'y insiste pas ; la résonance de l'ancienne formule du « corpus doctrinae integrum », sans doute présente, se superpose à l'image beaucoup plus contemporaine de la description anatomique. Wolff en effet de continuer :

Es ist ein ander Werck, wenn der Anatomicus, welcher einem eine Erkäntins derjenigen Theile beybringen will, daraus der menschliche Leib zusammen gesetzt ist, alle Theile von einer Art besonders vorstellet, damit man sie kennen lernet und desto leichter behält: ein anderes aber ist es, wenn man den eigentlichen Bau des menschlichen Leibes verstehen will, damit man die darinnen sich ereignenden Bewegungen begreifen mag. Da ich nun gleichfalls Vorhabens gewesen bin, nicht allein die Sätze und Erklärungen, welche man in den Disciplinen hat, oder auch ich selbst hinzugethan, denen Lehr-Begierigen bekandt zu machen, damit sie dieselbe verstehen und ins Gedächniß fassen; sondern zugleich ihren Zusammenhang mit einander zu zeigen, damit sie als Wahrheit erkandt werden: so habe ich auch alles in der Ordnung vortragen müssen, wie die Erkäntniß des einen die Erkäntniß des anderen erfordert.⁶⁰

Les implications de cette image du système comme corps sont précisées ultérieurement au §78 de l'*Ausführliche Nachricht* ; Wolff y décrit comment il a construit son ontologie en combinant les doctrines des scolastiques avec les enseignements de Leibniz, et il conclut en disant :

...daß ich endlich alles zusammen in eine solche Ordnung gebracht, wie eines durch das andere verstanden und erkandt wird, und solchergestalt aus der Grund-Wissenschaft ein Systema gemacht, da alle Lehren wie die Glieder in dem menschlichen Coerper mit einander zusammen hangen, und bei ihrem verschiedenen Unterscheide dennoch zusammen conspirieren, und immer eine um der anderen willen da ist. Und in dieser Absicht hat auch jede Lehre ihre Stelle erhalten, wo sie fürgetragen wird⁶¹.

Le système est une unité organique de parties ou de « membres » différents, dont chacun a sa fonction dans l'ensemble et se trouve ainsi en relation avec tous les autres ; la place de chaque élément se règle par sa fonction dans l'ensemble. Observons que le « corps » dont il est question ici est un texte ; les éléments ordonnés sont des doctrines (*Lehren*) qui sont présentées (*fürgetragen*). Il ne s'agit pas d'une structure conceptuelle qui

⁵⁹ *Ausf. Nachr.* 109 sq.

⁶⁰ *Ausf. Nachr.* 110

⁶¹ *Ausf. Nachr.* 229

subsisterait en quelque sorte dans la pensée, et qui serait ensuite exposée d'une façon plus ou moins adéquate dans un texte – une image qui s'applique possiblement à ce que Leibniz nomme son « système » ; le « système » de Wolff est en lui-même exposition, c'est un ensemble de propositions agencées d'une certaine façon.

C'est ce qui ressort aussi de la définition de « systema » qui se trouve dans la Logique latine (1728). Il faut préciser que dans cet ouvrage, qui est le principal texte de Wolff consacré à la méthode, le concept de système n'est traité que très sommairement, dans un seul paragraphe d'un chapitre sur l'interprétation des livres dogmatiques ; nous avons déjà noté avec Ritschl le fait qu'à l'époque de Wolff la question de savoir sous quelles conditions un ouvrage – en particulier, mais non seulement, dans le domaine théologique – mérite le nom de système, était un sujet de débat courant⁶². Dans ce contexte, Wolff ne fait que reproduire l'opinion usuelle ; il distingue en effet les auteurs qui ne sont que des compilateurs, de ceux qui présentent les doctrines connectées entre elles, qui méritent le nom de « systematis conditores » : « *Systematis vero conditor est, qui veritates apud alios autores obvias suoque fini accomodatas eligit & inter se connectit* »⁶³ ; c'est la fonction attribuée à la systématique par les théologiens contemporains de Wolff⁶⁴.

Celui-ci reformule l'opinion partagée à l'aide de sa propre doctrine de la méthode ; « un système, dit-il, est une collection de vérités connectées tant entre elles qu'avec leurs principes »⁶⁵ ; la nature de cette connexion n'est pas précisée dans ce paragraphe, mais quelques pages plus haut (§878) l'explication de la façon dont les vérités sont connectées dans les écrits scientifiques ne laisse aucun doute sur le fait que Wolff parle ici d'une connexion démonstrative⁶⁶. Comme exemple de ce qu'il entend par système, Wolff mentionne la Logique elle-même : « Cet ouvrage logique lui-même est un système logique, parce que de nombreuses vérités y sont connectées tant entre elles qu'avec leurs principes, à savoir les définitions et les observations »⁶⁷.

⁶² Selon Budde, par exemple, deux choses sont requises « ut tractatio quaedam systematicae theologiae nomen promeretur, primo, ut omnia cognita ad salutem necessaria plene, deinde et justo ordine et apta quadam connexionione exhibeat, neque exhibeat modo, sed et explicet, probet atque confirmet » (*Isagoge historico-theologica ad theologiam universam singulaque eius partes* (1727), p. 338, cit. in Ritschl 51). L'aspect de la complétude n'est pas touché par Wolff, qui en général insiste au contraire sur le fait que la science est toujours en croissance et que de nouvelles connaissances s'ajoutent sans cesse.

⁶³ *Log.* §889

⁶⁴ Ritschl 50 sq. dit par rapport à Budde et à ses disciples : « durch kunstgerechte Verarbeitung von zuvor in anderer Gestaltung vorliegenden Stoffen Systeme überhaupt erst herzustellen, erschien nun als die eigentliche Aufgabe der Systematik ».

⁶⁵ « Systema enim dicitur veritatum inter se & cum principiiis suis connexarum congeries », *Log.* §889

⁶⁶ « Si quis ergo scriptum scientificum condit, quemadmodum a nobis praecipitur (§790) ; veritates omnes inter se connectuntur. Etenim in scripto scientifico terminos omnes definit autor, qui vel definitiones alias ingrediuntur, vel quorum definitiones ingrediuntur demonstrationes tamquam premissae syllogismorum, & propositionibus anterioribus utitur tamquam praemissis in demonstrationibus sequentium, [etc.] », *Log.* §878

⁶⁷ *ibid.* scholion.

Un système est donc ici (1) un ensemble d'énoncés, et plus particulièrement un texte, un ouvrage ; (2) les énoncés qui le forment sont censés être des vérités ; (3) ils sont connectés entre eux et avec leurs principes ; (4) cette connexion est démonstrative.

Ce que le concept de système tel qu'il apparaît dans l'*Ausführliche Nachricht* et dans la Logique latine ajoute, donc, au-delà de ce qui est contenu dans le concept de la méthode, est l'idée d'un « enchaînement continu » ou d'une connexion qui unit entre elles toutes les propositions d'une science⁶⁸. Il va sans dire que le concept de méthode n'exclut aucunement une telle connexion – c'est au contraire selon les règles de la méthode que toutes les pièces sont interconnectées⁶⁹ ; mais, comme nous l'avons signalé, la forme déductive ne produit pas par elle-même cette unité.

En effet, nous avons déjà signalé en passant que l'unité et le caractère systématique de la science se joue fondamentalement au niveau des principes. C'est ce qu'il s'agit de comprendre maintenant. Commençons par une citation. Dans la dédicace de l'*Ontologia* (1730), nous lisons :

Quemadmodum vero jam olim Euclides omnis scientiae mathematicae principia in Systema redegit, ut eorum veritas inconcussa pateret ; ita ejus exemplo omnis humanae cognitionis principia prima, quae inter ea etiam continentur, a quibus Euclides evidentiam suis mutuatus, in Systema simile coëgi, cujus multiplem ac forsan inexpectatum usum posthac ostensurus.⁷⁰

L'allusion à l'œuvre d'Euclide comme système exemplaire nous est déjà connue ; ce qui peut en revanche surprendre ici, c'est l'affirmation selon laquelle ce qui aurait été reconduit à un système seraient « les *principes* de toute la science mathématique », doublée de l'affirmation que l'ontologie réunit en un système « les *principes* de toute la connaissance humaine ». Il ne s'agit pas ici d'une inadvertance ou d'un usage isolé – rappelons-nous seulement le titre complet que Wolff donne à son ouvrage : *Philosophia prima sive Ontologia, methodo scientifica pertractata, qua omnis cognitionis humanae principia continentur*.

Or la phrase de Wolff n'est pas sans difficulté. Il paraît en effet étrange de dire qu'Euclide a reconduit à un système les principes des sciences mathématiques, et non les sciences mathématiques comme telles ; d'autant plus que Wolff ajoute « ut eorum veritas inconcussa pateret » : il semble beaucoup plus approprié de dire que la vérité des propositions (théorèmes et problèmes) est établie de manière inébranlable à partir des

⁶⁸ cf. dans le même sens quelques ans plus tard *Hor. subc. Marb.* 1731, p. 717 : « Defectus [sc. in observationibus Medicorum] imputandi ignorantiae verae methodi & impotentia eandem utendi, atque carentiae systematis, in quo veritates medicae tam theoreticae quam practicae inter se connectuntur » ; ici la distinction entre méthode et système est devenue plus nette, elle est pour ainsi dire déjà acquise.

⁶⁹ cf. *Hor. subc. Marb.* 1731, p. 7 : « Etenim qui in philosophia nostra diu multumque versatur, ejus animo sese ingenerat idea exemplaris tum systematis, quod nomen suum tueri potest, tum methodi scientificae ad dogmata quaelibet applicandae, ut verum eorum systema condi possit. »

⁷⁰ *Ontol.* Praef s/p

principes, que de dire que ceux-ci sont reconduits à un système pour établir inébranlablement leur vérité.

Pour comprendre ces propos nous nous tournons vers l'article « De differentia intellectus systematici et non systematici », paru dans les *Horae subsecivae marburgenses* correspondantes à 1729, et qui date donc précisément de l'époque de la rédaction de l'*Ontologia*⁷¹. Bien que le titre déclare que l'objet de ce texte est l'intellect systématique, la discussion se concentre en grande mesure sur les traits caractéristiques d'un système de doctrines, car si, en effet, l'*intellectus systematicus* est défini comme celui « qui propositiones universales inter se connectit » (108), c'est le produit de cet esprit systématique qui va permettre d'en saisir la nature. Ainsi, Wolff procède aussitôt à définir ce produit : « Veritates universales seu propositiones universales inter se connexae systema doctrinarum constituunt »⁷², et lorsqu'il passe aux exemples pour illustrer la notion de l'*intellectus systematicus*, il se réfère davantage aux systèmes que ces esprits ont produit⁷³ qu'à leur disposition naturelle ou leur habitus de systématisation en tant que tels⁷⁴.

La connexion des propositions dans un système de doctrines répond, nous le savons déjà, aux règles de la démonstration⁷⁵, et elle unit chaque proposition avec l'ensemble du système : « in systemate autem doctrinarum propositiones universales nisi inter se connexae locum non inveniunt »⁷⁶.

À la différence de ce que nous avons vu dans l'*Ausführliche Nachricht*, Wolff précise ici que la connexion des propositions selon la forme démonstrative ne suffit pas en elle-même à produire une connaissance certaine ; elle doit être mise au service d'un enchaînement systématique :

Formam probationis legitimam, quam alibi accuratissime delineavimus, vix tenebit nisi intellectu systematico instructus [...] Sed demus intellectus non systematicum genuinam probationis formam comprehensam habere : cum tamen propositiones non eo ordine digestas didicerit, ut veritas unius

⁷¹ En effet, allusion est faite dans « De differentia... » aussi bien à la Logique latine, déjà parue (cf. les notes de bas de page, pp. 109, 111, 123 etc.), qu'à l'*Ontologia*, « quae proxime lucem adspiciet » (109 ; cf. 131), ce qui permet de situer précisément le moment de la rédaction de l'article.

⁷² « De differentia... » 109

⁷³ « De differentia... » §§ 6-8, pp. 113 sqq., e. g. 113 : « Intellectum systematicum habuere Geometrae veteres *Euclides*, *Archimedes*, *Apollonius*, *Theodosius* [...]. Etenim in elementis *Euclideanis* non occurrunt nisi propositiones universales, utpote sufficienter determinatae, [...]. Singulae propositiones inter se connectuntur, cum posteriores per anteriores tanquam per principia demonstrantur ».

⁷⁴ Cet aspect est souligné surtout par rapport à la figure, exceptionnelle de tout point de vue, de Confucius, qui est signalé comme l'esprit dans lequel la « intellectus systematici naturalis dispositio » était la plus grande ; mais qui « [q]uoniam... in ea incidit tempora, ubi deerant, quae extrinsecus in dispositionem naturalem ad habitum evendendam influere debebant ; ipsum habitum nunquam fuit consecutus » (« De differentia... » 117).

⁷⁵ « Propositiones profecto, quae proponuntur, aut ea ratione ordinatur, ut unius veritas per alias anteriores demonstraretur, aut ita disponuntur, ut veritas unius per alias demonstrari nequeat. In priori casu propositiones inter se connecti, ecquis negare ausit ? In casu adeo posteriori minime connectuntur ». « De differentia... » 110

⁷⁶ « De differentia... » 111

per veritatem alterius pateat, unde eidem constat principia probandi, quae sumit, esse certa, nec in probatione committi circulum ?

D'autre part, le caractère systématique ne suffit pas non plus par lui-même à garantir la vérité des propositions connectées : un système peut avoir un statut hypothétique, ou il peut être un « systema errorum » au lieu d'un système de vérités. Comme exemple du premier cas Wolff mentionne un ouvrage publié par son ancien maître Caspar Neumann sous le titre de *Clavis Domus Heber*, un curieux exemple de linguistique sacrée⁷⁷ qui présente une hypothèse digne d'un esprit systématique, mais dont la vérité reste à établir : « Eam enim excogitavit hypothesin, quae nonnisi ab intellectu systematici proficisci potest [...]. De veritate ejus judicent alii, quorum inter est Hebraismi fontes limpidos conservari; nobis sufficit hypothesin istam prorsus systematicam deprehendi »⁷⁸. L'exemple d'un système d'erreurs se trouve chez Spinoza, « qui abusu intellectus systematici condidit errorum systema, propterea quod [...] errores capitales aplexus fuerit [...] atque deinde pro ea, quae ipsi erat, ingenii acie talia posuit principia, ex quibus errores ejus demonstrativa quadam ratione sequerentur »⁷⁹.

Or si ni la forme démonstrative ni le caractère systématique d'une collection de propositions ne suffisent à établir leur vérité, que veut dire Wolff quand il soutient dans la dédicace de l'*Ontologia*, citée plus haut, qu'Euclide a ramené les principes de toute la science mathématique à un système « ut eorum veritas inconcussa pateret » ?

D'après ce que nous avons dit de la méthode, la vérité des principes doit être prouvée en dehors de la démonstration syllogistique ; pour assurer la vérité des conclusions il faut bien entendu partir de prémisses dont la vérité est établie préalablement. Mais Wolff considère évidemment que cela ne suffit pas pour établir la « veritas inconcussa » qui convient à une science, laquelle exige en outre la cohésion de toutes les vérités dans un système.

D'abord parce que seul l'ordre systématique permet de reconduire chaque proposition aux prémisses ultimes qui fondent sa vérité :

Etenim is [sc. intellectus systematicus] memoriae non infixit propositiones, nisi quarum veritatem admisit ob veritatem antecedentium, ita ut, si opus fuerit, analysin instituere possit in prima principia, definitiones, axiomata atque principia ab experientiis claris derivata. Et quamvis

⁷⁷ Dans « De differentia... » 119 Wolff se limite à cette indication : « Specimen is [sc. Neumannus] intellectus systematici luculentissimum exhibuit, dum in Ggenesii linguae sanctae significatum vocum hebraicarum essentialium scrutatus est, & ea de re mentem suam in Clave, quam vocat, Domus Heber, uberius exposuit » ; dans *Log.* §978s, il amplifie : « Casparus Neumannus, Theologus eminentissimus, pro eo, quo pollebat, ingenii acumine, hypothesin quandam commentus est de significatione litterarum hebraicarum hieroglyphica, vi cujus voces significatum quandam essentialium obtinent », etc.

⁷⁸ « De differentia... » 119

⁷⁹ « De differentia... » 126

superfluum foret analysin istam instituere ; in dato tamen quolibet casu certus est eam institui posse : quod omnino sufficit ac revera perinde est ac si analysis actu instituta fuisset.⁸⁰

De cette façon, chaque proposition est rangée dans le système et jouit de la même évidence que le système lui-même⁸¹. L'esprit non-systématique, au contraire, juge de la vérité d'une proposition à partir des notions dépourvues de tout lien de cohérence qu'il a mémorisées, et dont la vérité n'est ainsi aucunement certaine⁸².

Mais, nous venons de le voir, le caractère systématique, et donc la possibilité de reconduire chaque proposition à ses prémisses ultimes, ne garantit pas par elle-même la vérité ; un système peut être aussi bien un *systema hypotheticum* ou un *systema errorum* qu'un *systema veritatum*. Tout dépend, en effet, de ce que Wolff appelle le « système élémentaire » :

Suppone enim systema veritatum paucarum earumque maxime communium, quae tanto clariores erunt, quo notionibus communibus sunt propiores. Quodsi ulterius progressuri non admittant, nisi quae ex principiis in systemate contentis certa ratiocinandi lege deducuntur ; eo ipso systema continuis accessionibus augetur, ut plurium tandem opera conjuncta in molem excrescat. [...] Ex his adeo manifestum est, si intellectus formetur systematicus, securum fieri in scientiis progressum, modo caveamus, ne *systema elementare*, quod primas veritates continet, erroribus sit obnoxius.⁸³

Ce « système élémentaire », dont la *claritas* est assurée par sa proximité aux « notions communes », contient donc les principes à partir desquels se déduisent toutes les autres vérités⁸⁴. Mais de quel droit Wolff parle-t-il ici d'un « système », s'il s'agit précisément de « primae veritates », qui en tant que telles ne forment pas un enchaînement déductif ? Wolff ne s'explique pas sur ce point, et on est tenté de douter de la pertinence de sa terminologie ; cependant, dans la mesure où le système élémentaire n'en est un que par son rapport au système démonstratif qu'il est possible de construire à partir de lui, on peut le considérer, pour ainsi dire, comme le noyau élémentaire de ce système, et le désigner en ce sens comme « système élémentaire ». Notons que l'usage du mot

⁸⁰ « De differentia... » 124

⁸¹ *ibid.*

⁸² « Quodsi vero systema aliquod veritatum animo comprehensum non habueris, quod ad dijudicandum offertur ad eas referre teneris notiones nullo nexu cohaerentes, quas memoriae infixisti. Quamobrem cum de illarum veritate convictus minime fueris, sed vana saltem persuasionem animum obstinatum confirmaveris; nec ea majorem certitudinem habere possunt, quae vi illorum principiorum tanquam vera amplecteris », « De differentia... » 124

⁸³ « De differentia... » 125

⁸⁴ Wolff s'exprime de manière assez ambiguë sur ce point ; d'une part, en effet, il soutient, par exemple dans le passage que nous venons de citer, que toutes les propositions admises comme vraies sont « déduites par une loi de raisonnement certaine des principes contenus dans le système [élémentaire] ». D'autre part, il dit plus loin dans le même texte (p. 130) : « His notionibus [sc. celles qui constituent le système élémentaire] ita reductis utendum est tanquam principiis primis, nec admittendum tanquam verum systematicum inferendum nisi quod legitima ratiocinandi forma eorum ope ex assumtis eruitur, quae vel definitiones nominales, vel determinationes subjecti in propositionibus natura sua hypotheticis constituunt » ; ici les prémisses dont partent les démonstrations ne sont pas considérées toutes ensemble comme système élémentaire, mais elles sont divisées en principes premiers et « assumta », dont seuls les premiers constitueraient le système élémentaire.

« systema » dans la dédicace de l'*Ontologia*, qui avait attiré notre attention, semble moins inadéquat si l'on prend en considération la notion d'un système élémentaire.

Quoi qu'il en soit de cette perplexité terminologique, finalement secondaire, la question se pose de savoir comment un tel système élémentaire peut être établi, et comment il peut garantir l'unité systématique de la science. Nous avons déjà vu que pour les principes de la science en général Wolff conçoit un fondement empirique, entrelacé à tout moment avec la raison ; et nous verrons par la suite que cette doctrine s'applique également au système élémentaire. Or dans « De differentia... » Wolff introduit un point de vue nouveau, qui va jouer le rôle central : dans la citation que nous venons de présenter il signale, en effet, que les vérités contenues dans le système élémentaire sont « d'autant plus claires qu'elles sont plus proches des notions communes ». C'est ce rapport aux notions communes qui va constituer le point d'appui principal pour le système élémentaire.

Ainsi, lorsqu'il se tourne, au §11 de « De differentia... », vers le problème de la construction du système élémentaire, Wolff écrit :

Omnis⁸⁵ nostra cognitio ortum trahit a notionibus communibus, obvia experientia acquisitis, quibus vulgo utimur omnes in communibus vitae negotiis. Quamobrem in systemate elementari notiones istae communes, quae clarae quidem sunt, sed confusae, universalitate in imaginibus singulorum latente, reducendae sunt ad distinctas & verbis determinati fixique significatus expressae ab imaginibus separandae, ut abeant vel in definitiones, vel in propositiones universales ad ratiocinandum utiles, ubi veritates a priori deducendae.⁸⁶

À la page suivante, l'auteur précise :

Major adeo evidentia expectanda non est ea, qua systema elementare effulget, cum singula tantum habeant gradum, quantum habent notiones communes, quas in dubium vocare nequit, nisi qui cum usu rationis ipsum sensuum usum ejuravit.⁸⁷

La certitude des notions et des principes qui forment le système élémentaire est donc due au fait qu'ils sont pré-supposés, quoiqu'obscurément, dans toute pensée et même dans tout usage des sens. Ces notions et principes doivent être ramenés à des notions distinctes et exprimés en définitions et en propositions universelles, ce qui implique cependant le risque d'erreurs. Pour cette raison, il s'avère nécessaire de les soumettre à un « examen », qui peut être mené d'une part a priori, d'autre part a posteriori⁸⁸ ; contrairement à ce que l'on pourrait penser si on prend comme point de départ l'usage

⁸⁵ Il faut ici corriger l'original qui dit : « Omnis ad nostra cognitio... ».

⁸⁶ « De differentia... » 129 sq.

⁸⁷ « De differentia... » 131

⁸⁸ « Plurimum interest, ut systema elementare ab erroribus sit immune, quemadmodum paulo ante evicimus. Quamobrem non immerito disquirendum, quomodo certi reddamur, nullum in istud errorem irrepsisse. Duplex adeo institui potest examen, alterum quidem a priori, alterum vero a posteriori ». « De differentia... » 135

kantien des expressions « a priori » et « a posteriori », pour Wolff l'une et l'autre voie consistent à confronter les propositions universelles en question aux exemples particuliers, et donc finalement à l'expérience. L'examen a priori est défini en ces termes :

Examen a priori instituimus, ubi principia, quae sine probatione sumuntur, ad exempla transferimus, ut appareat num universale in iisdem latens eidem respondeat, quemadmodum axiomata *Euclidea* ad examen revocamus.⁸⁹

Pour l'examen a posteriori il ne donne pas une définition, mais il décrit la possibilité, qui s'offre toujours, d'appliquer le résultat d'une déduction (en l'occurrence, de la résolution d'un problème algébrique) à des cas particuliers (à des valeurs numériques) pour constater la validité de la solution générale. Le même procédé s'applique selon Wolff à tous les domaines, et particulièrement à la partie la plus abstraite de la métaphysique, l'ontologie :

Habes igitur in omni philosophia examina, si idem a posteriori sive per observationes, sive per experimenta confirmes, quod a priori fuerat demonstratum.⁹⁰

La différence entre l'examen a priori et a posteriori réside donc en ceci que dans le premier cas, ce sont les principes qui sont comparés à l'expérience, et dans le second cas, ce sont les conclusions qui s'en suivent qui sont soumises à cette comparaison.

Or l'examen du système élémentaire, qui peut être rapproché de ce que Wolff enseigne dans la Logique sur la preuve des définitions et des principes, n'intervient que dans un second temps, une fois le système obtenu par réduction des notions communes au degré de distinction requis par la science démonstrative, et pour contrôler la correction de cette réduction. Il ne saurait questionner la validité des notions communes comme telles, dont nous nous servons ordinairement dans toutes les affaires communes de la vie, et qu'il n'est pas possible de remettre en doute sans abjurer l'usage de la raison ainsi que des sens. C'est la correction de leur réduction à des notions distinctes et à des propositions universelles déterminées qui est mise à l'épreuve.

La pierre de touche du système élémentaire se trouve ainsi dans l'expérience, qui intervient a priori, au niveau des principes, et a posteriori, au niveau des conclusions, et qui engage sous ce second aspect le système déductif tout entier. Ces considérations, d'abord le rapprochement entre les notions et principes du système élémentaire et ceux du sens commun, et ensuite l'idée d'un double examen empirique, pointent vers une conception, pour ainsi dire, plus holiste de l'établissement de la vérité que celle qui correspond à la vision simplifiée d'une science axiomatique-déductive, qui reçoit tout son < input > de vérité au niveau des principes. En ce sens, il est possible de dire qu'en

⁸⁹ « De differentia... » 135

⁹⁰ « De differentia... » 137

ramenant les principes à un système on établit leur vérité inébranlable, ainsi que celle de toutes les propositions qui s'en déduisent.

Si nous avons ainsi répondu à la question de savoir comment le système élémentaire est établi, il nous reste à déterminer comment il peut garantir l'unité de la science. Se pose d'abord le problème de la cohérence. Selon Wolff⁹¹, l'intellect systématique est le plus capable d'éviter les contradictions, car les propositions qui sont déduites des principes ne peuvent pas les contredire ; et pour autant que les principes ne se contredisent pas entre eux, aucune contradiction ne surgira entre leurs conséquences⁹². Pourtant, dit-il, on pourrait penser qu'il suffit, pour éviter la contradiction, de n'accepter jamais que des propositions vraies, car une vérité ne peut pas en contredire une autre ; et en effet, une telle position conduirait au résultat désiré si seulement elle était praticable, c'est-à-dire, si nous étions prêts à n'admettre pour vrai que ce qui est évident. Cependant, toutes les vérités ne sont pas également évidentes ; de plus, former a posteriori des jugements suffisamment déterminés pour que leur vérité puisse être affirmée en toutes circonstances est presque impossible sans recours à un système. Pour cette raison, il n'y a que l'intellect systématique qui puisse éviter effectivement les contradictions. Or au niveau du système élémentaire, c'est bel et bien la considération de la non-contradiction entre des vérités qui garantit la cohérence :

*Etenim ipse Euclides in axiomatis, quae sumit, non aliunde certum reddit lectorem, ea sibi mutuo contradicere non posse, quam quod singula sigillatim notionibus communibus excussis vera deprehendantur.*⁹³

Ainsi donc, la première condition de l'unité de la science, sa cohérence en tant que collection non-contradictoire de propositions, est assurée en vertu de la forme déductive en ce qui concerne les propositions démontrées, et en vertu de la vérité de chaque principe en ce qui concerne le système élémentaire.

Plus est demandé toutefois pour l'unité propre à un système, à savoir, que toutes les propositions qu'il contient soient connectées entre elles ou avec leurs principes, c'est-à-dire avec le système élémentaire. En effet, bien que Wolff ne le signale pas explicitement, la possibilité d'enchaîner la totalité des vérités qui forment la science dépend fondamentalement du contenu des principes qui forment le système élémentaire ; la règle purement formelle de l'enchaînement déductif permet d'unir prémisses et conclusions, mais elle ne garantit pas qu'entre les principes il y ait un rapport tel qu'il soit possible d'unir toutes les vérités dans un seul et même enchaînement continu. Ainsi,

⁹¹ « De differentia... » 139 sqq.

⁹² Cet argument est assurément insuffisant, du point de vue de la logique moderne, pour prouver la consistance d'un système logique ; mais cette considération n'apporte rien pour l'interprétation du texte.

⁹³ « De differentia... » 142 sq.

l'exigence systématique est en principe compatible avec l'existence d'une pluralité de disciplines scientifiques, dont chacune possède son système élémentaire et se développe indépendamment des autres disciplines. C'est en effet la structure qu'ont les *Éléments* d'Euclide :

Etenim cum *Euclides* elementa Arithmeticae ab elementis Geometriae distincta tradiderit, utrisque communia de magnitudinibus continuis atque numeris sigillatim demonstrans, propterea quod veteres cognationem, quae inter Geometriam & Arithmeticae intercedit, non satis clare perspicerent; autor circumspexit nihil desiderari passus est, quod ad conservandam evidentiam in utroque systemate elementari, geometrico & arithmetico, necessarium videbatur.⁹⁴

L'auteur des *Éléments*, modèle de l'esprit systématique, produisit effectivement deux systèmes indépendants l'un de l'autre, car il ne concevait pas les axiomes de l'arithmétique et ceux de la géométrie comme des cas particuliers des mêmes principes, et s'en tint à l'évidence des uns et des autres séparément.

Ainsi, rien dans la notion de système n'empêche en principe l'existence d'une pluralité de systèmes scientifiques non connectés entre eux. Néanmoins, l'ambition de Wolff est de ramener toutes les disciplines scientifiques à un système unique, organisé autour de l'ontologie, qui contient, comme nous l'avons souligné, « omnis cognitionis humanae principia ».

Or ce système, tel que Wolff le conçoit et le construit effectivement dans la succession de ses ouvrages, possède une structure plus complexe que celle que nous avons considérée jusqu'ici, dans laquelle toutes les propositions se déduisaient d'un seul système élémentaire ; c'est cette complexité qui va permettre à Wolff de concevoir chaque discipline scientifique à la fois comme douée d'une certaine indépendance et comme faisant partie d'un système majeur. Le point mérite une longue citation :

Quodsi vero quis alterum adhuc dubium urgeat, non prostare notiones communes, ad quas ceterae disciplinae eodem modo revocentur, quo *Mathesis* ab *Euclide* revocata fuit ; ei quidem ipsum non aliter eximi poterit, quam ubi ipso facto contrarium doceatur. In philosophia prima notiones plerasque omnes ad communes revocamus & propositiones demonstramus iisdem respondentes, veluti propositiones omnes, quas *Euclides* in axiomatis sumit aliasque iisdem affines. Hoc autem pacto non modo ipsam philosophiam primam ad notiones communes revocavimus, quae omnium maxime ab hiis abhorre videri poterat ; verum etiam ex parte plerasque disciplinas alias, quae perinde ac *Mathesis* principia sua prima inde mutantur : etenim si a *Mathesi* pura discesseris, quae sola in principiis ex philosophia prima assumtis tanquam primis acquiescere valet, cum omnia ibi prorsus a priori deducantur, in disciplinis ceteris assumendae adhuc sunt principia quaedam alia, quae notionibus communibus respondent, ad philosophiam primam minime spectantibus.⁹⁵

⁹⁴ « De differentia... » 132

⁹⁵ « De differentia... » 134

Ainsi, continue Wolff, lorsqu'Euclide procède à l'optique et donne le système élémentaire de cette discipline, il prend des axiomes qui répondent à certaines notions communes non appartenant à la philosophie première, mais à la physique ou, si l'on préfère, à la connaissance mathématique de la nature⁹⁶. De même, pour construire sa logique, Wolff lui-même a dû emprunter des principes non seulement de l'ontologie, mais aussi de la psychologie⁹⁷.

Notons d'abord que les propositions ontologiques qui sont assumées comme principes dans les autres disciplines reçoivent une démonstration dans la philosophie première. Celle-ci constitue bien entendu un système démonstratif, avec ses principes et ses propositions démontrées ; mais les autres disciplines acceptent comme principes aussi bien ces propositions démontrées que les principes qui forment le système élémentaire de l'ontologie⁹⁸.

Cependant, ces propositions empruntées à l'ontologie ne suffisent pas pour déduire le contenu des autres disciplines, qui requièrent au contraire de « principia quaedam alia », sauf dans le cas de la « mathesis pura ». Seules les mathématiques pures peuvent, en effet, être déduites entièrement a priori ; pour les autres disciplines s'ajoutent des principes qui ne peuvent pas être obtenus déductivement, et doivent être établis à partir des « notions communes » à l'égalité de celles de l'ontologie.

De cette façon, la philosophia prima contient « les principes de toute connaissance humaine », dans la mesure où elle fournit à toutes les autres disciplines certains principes nécessaires pour leur traitement scientifique, mais elle ne contient pas en soi en germe, pour ainsi dire, et sous une forme non développée, toute la connaissance humaine comme telle. L'« integrum philosophiae systema » dont il est question dans la préface de la *Cosmologia generalis* n'est pas un système déductif comme peut l'être celui des mathématiques, mais bien plutôt une structure complexe formée par une pluralité de systèmes déductifs, dont les uns empruntent « ex parte » leurs principes aux autres et particulièrement à l'ontologie⁹⁹, mais pour le reste possèdent leurs principes propres, non déductibles des autres disciplines.

⁹⁶ « De differentia... » 134 sq. La vacillation entre « Physica » et « naturae cognitio mathematica » est d'ailleurs symptomatique de la difficulté que rencontre Wolff pour assigner une place dans son système à la physique « nouvelle », phénoménaliste et mathématisée, à côté d'une physique proprement « philosophique », c'est-à-dire, qui donne la *ratio* de ce qui est ou se passe.

⁹⁷ « De differentia... » 135

⁹⁸ Wolff ne signale pas explicitement ici la possibilité de prendre pour principes dans une autre discipline des énoncés qui fonctionnent comme principes dans l'ontologie, mais dans les disciplines il invoque volontiers e. g. le principe de non-contradiction (qui est l'un des principes de l'ontologie).

⁹⁹ Toutes les disciplines empruntent des principes à l'ontologie, mais ensuite, chaque discipline prend aussi des principes d'autres disciplines : ainsi la psychologie en prend à l'ontologie et à la cosmologie générale, la logique à l'ontologie et à la psychologie, la théologie à l'ontologie, à la cosmologie et à la psychologie, etc. ; cf. *Disc. prael.* §87 sqq.

L'image du système de la philosophie comme une sorte de pyramide avec au sommet l'ontologie – ou le système élémentaire des principes de l'ontologie, ou même le seul principe de non-contradiction – et sur des strates successifs les propositions des différentes disciplines par ordre d'abstraction décroissant, de telle sorte qu'à la base on aurait les énoncés empiriques propres aux sciences telles que la botanique ou l'économie, convient donc assez mal ; une telle image pyramidale peut tout au plus être appliquée à l'ordre déductif de chaque discipline, pour autant qu'on considère qu'il est formé par un petit nombre de principes et un grand nombre de propositions démontrées (ce qui n'est pas forcément le cas, quoique l'exemple des mathématiques le suggère, et que l'intention de Wolff tende sans doute vers un tel idéal : l'inspection de n'importe quel tome de l'œuvre wolffien révèle e. g. que les définitions, qui doivent être considérées comme des *principia demonstrandi*, forment une proportion assez considérable du texte¹⁰⁰). Pour le système d'ensemble de la philosophie il faudrait songer plutôt à l'image d'une structure échelonnée, de sorte que chaque discipline s'appuie en partie sur les antérieures et ajoute en partie des éléments propres ; quoique la complexité de la structure effective du système, dont nous nous occuperons au chapitre suivant, ne se laisse pas réduire à une image simple. Wolff, pour sa part, préfère l'image du corps, comme nous l'avons vu dans l'*Ausführliche Nachricht* ; cette image reparait, quoiqu'à une place moins centrale, dans « De differentia... », où elle est évoquée à propos du *Corpus iuris*¹⁰¹.

Comme nous l'avons signalé, la question de l'unité d'une discipline dépend finalement du contenu de son système élémentaire. Si Euclide n'est pas arrivé à réduire la géométrie et l'arithmétique à un système unifié, c'est parce que les axiomes de l'une et de l'autre se réfèrent à des objets différents (les grandeurs continues et les nombres), et il ne les a pas conçus comme cas particuliers de principes plus généraux. Tout semble indiquer qu'il n'y a pas un argument formel qui permet d'établir l'unité d'une certaine discipline.

Ceci s'applique notamment au système intégral de la philosophie, comme l'indique Wolff dans le passage que nous avons déjà cité : « Quodsi vero quis alterum adhuc dubium urgeat, non prostare notiones communes, ad quas ceterae disciplinae eodem modo revocentur, quo Mathesis ab *Euclide* revocata fuit ; ei quidem ipsum non aliter eximi poterit, quam ubi ipso facto contrarium doceatur ». Les faits nous montrent qu'il est possible de trouver un système élémentaire qui permet d'articuler la philosophie

¹⁰⁰ Il faudrait distinguer ici encore les définitions dont la possibilité est établie à partir de considérations empiriques (celles-ci fonctionnent effectivement comme des *principia demonstrandi* indépendants) de celles dont la possibilité est démontrée à priori, comme c'est le cas pour toutes les définitions mathématiques. Il faut également ranger parmi les *principia demonstrandi*, les observations ou expériences, comme nous l'avons signalé ; la proportion qu'elles représentent du nombre de principes indépendants d'une science peut également être importante.

¹⁰¹ « De differentia... » 145 sqq., notamment 148

comme discipline unifiée ; mais cette possibilité n'est pas construite à partir d'une considération sur l'« univocatio entis » qui garantit le statut d'une science transcendante¹⁰², ni sur l'unité du « je pense » comme pôle de convergence de tout contenu représentable.

D'autre part, en ce qui concerne les différentes parties de la philosophie – qui ont, comme nous l'avons vu, chacune ses propres principes – aucun argument a priori, c'est-à-dire purement basé sur l'ontologie, ne permet d'établir quelles seront ces parties. Nous verrons effectivement au chapitre suivant que Wolff statue tout simplement comme point de départ de sa division de la philosophie que les objets que nous pouvons connaître sont au nombre de trois : les corps, l'âme humaine, Dieu. Il s'agit là de la constatation d'un fait qui se révèle à notre attention, mais qui n'est pas construit rationnellement.

En effet, si la base textuelle sur laquelle nous avons jusqu'ici bâti notre interprétation peut être considérée comme quelque peu étroite, nous verrons qu'en revanche l'image que nous en avons dégagée fournit une clé de lecture féconde pour l'interprétation de la structure effective du système wolffien.

4. Conclusion – système et méthode

Pour conclure, donc, nous avons vu que Wolff reprend une notion de système qui était courante parmi les philosophes et surtout les théologiens de son époque dans l'Allemagne protestante¹⁰³, et la reformule à l'aide d'une conception méthodologique de souche rationaliste, inspirée surtout de Leibniz.

À partir de cette position il développe dans « De differentia... » une conception assez détaillée de ce qu'est un système de doctrines, et en particulier, de la structure d'un système intégral de la philosophie formé par un nombre de disciplines connectées en partie, mais avec un certain degré d'indépendance propre à chacune. L'unité du système intégral, c'est-à-dire la connexion entre ses parties, résulte du fait qu'il est possible d'établir un certain nombre de concepts et de principes qui sont communs à toute la connaissance humaine ; toutes les disciplines puisent des principes dans ce fonds commun, et en outre, chaque discipline en puise en général aussi dans d'autres disciplines, ce qui introduit une dépendance échelonnée entre elles. L'indépendance propre à chacune des disciplines, en revanche, résulte du fait que chacune d'elles possède

¹⁰² Il est clair que Wolff présuppose cette univocatio, mais « cette présupposition va tellement de soi pour Wolff qu'il ne la mentionne même plus, et encore moins ne discute sa problématique » (Honnefelder 381).

¹⁰³ Il faudrait préciser sans doute cette indication assez vague ; les auteurs mentionnés, tels que Weigel, Neumann, Budde, etc. circulent dans le même espace que Wolff : Breslau, Jena, Leipzig, Halle... Mais c'est une question qui excède les propos de cette étude.

en outre des principes qui lui sont propres et ne se laissent pas déduire des principes des autres disciplines, et en particulier, de ceux de l'ontologie (sauf pour le cas des mathématiques pures).

Ainsi, si la structure interne de chaque discipline est strictement déductive, comme l'enseigne la doctrine wolffienne de la méthode, la structure du système intégral de la philosophie ne se laisse pas déduire, elle résulte du contenu contingent de ce qui se révèle à notre connaissance. C'est en ce sens qu'on peut dire que l'ordre interne des disciplines est un ordre « méthodique », tandis qu'entre les parties de la philosophie règne un ordre « systématique », même s'il est clair que chaque discipline forme en elle-même un système. Les préceptes méthodiques sont à la rigueur purement formels, ils s'appliquent à n'importe quel contenu ; la forme du système, au contraire, dépend fondamentalement des contenus, ce sont ceux-ci qui se laissent organiser selon une structure articulée en disciplines interconnectées mais partiellement indépendantes, agencées chacune selon le modèle euclidien.

Au chapitre suivant nous analyserons comment se structure l'« *integrum systema philosophiae* » que Wolff présente dans le *Discursus praeliminaris* et qu'il développe dans la succession de ses ouvrages. Nous verrons que Wolff arrive à réorganiser la totalité des disciplines philosophiques héritées dans un corps de doctrine unifié, dont l'articulation reste canonique encore pour le Kant de la *Critique de la raison pure* ; mais nous constaterons aussi toute la faiblesse de la structuration wolffienne, qui surgit sans l'intervention d'un principe rationnel assurant une articulation fondée et univoque. En raison de son formalisme, la réflexion de Wolff sur le système s'avèrera, en effet, incapable de fournir un tel principe.

II. Le système et ses parties

1. Wolff comme *systematis conditor*

Le système de la philosophie n'est pas construit d'un seul coup, ou par un penseur solitaire installé « dans un poêle ». Le bâtisseur de systèmes sélectionne les vérités adaptées à ses fins qu'il trouve chez d'autres auteurs et les connecte entre elles¹⁰⁴ ; il soumet aux exigences de la méthode et réduit à une unité organique le matériau hérité de la tradition. C'est ce qu'a fait Euclide en mathématiques¹⁰⁵, et c'est, bien entendu, ce que Wolff prétend accomplir pour la philosophie.

Et en effet, la philosophie wolffienne réunit dans un système, structuré suivant les préceptes méthodiques que nous avons essayé de dégager dans le chapitre antérieur, tout le contenu traditionnel de la philosophie scolastique telle qu'elle était parvenue à lui à travers la *Schulphilosophie* du 17^e siècle. Wolff ajoute et élimine, mais surtout il conserve et réordonne – il « sélectionne » et il « connecte ». C'est en effet sous ses mains que la philosophie, et tout particulièrement la métaphysique, devient système.

Les grands auteurs de la scolastique, un Scot ou un Suárez, concevaient sans doute la métaphysique comme une unité articulée, qui peut très bien être décrite comme systématique, pourvu qu'on soit conscient du fait que cette désignation est anachronique et qu'on précise le sens qu'elle aura pour l'interprétation. Et au chapitre précédent nous avons mentionné l'importance que la notion de système commença à avoir pour certains auteurs allemands du 17^e siècle, de sorte qu'il serait injustifié de prêter à Wolff sur ce point une originalité qui n'est pas la sienne.

Mais c'est Wolff qui présente effectivement l'ensemble de la philosophie sous forme de système, à l'aide d'une conception qui intègre – nous l'avons vu – les réflexions méthodologiques de la philosophie « nouvelle » du 17^e siècle, et c'est lui qui lègue à ses successeurs, notamment à Kant, non seulement la conception systématique de la philosophie en général, mais surtout aussi l'articulation concrète du système de la philosophie. Il est incontestable que la construction systématique wolffienne présente des déficiences théoriques importantes, auxquelles Kant s'efforcera de remédier, mais il est non moins vrai que c'est précisément le problème tel qu'il se pose dans la philosophie wolffienne qui forme le point de départ pour la réflexion de celui-ci, et donc,

¹⁰⁴ « *Systematis vero conditor est, qui veritates apud alios autores obvias suoque fini accomodatas eligit & inter se connectit* », *Log.* §889

¹⁰⁵ « *De differentia...* » 132 sq.

médiatement, pour les discussions autour de la notion et de la structure du système caractéristiques de la fin du 18^e siècle allemand.

Ainsi, si Wolff forme, comme il a été souvent signalé, une charnière entre la tradition scolastique et la philosophie allemande postérieure, il faut bien voir jusqu'à quel point il reconfigure les éléments reçus qu'il transmet à ses successeurs en les ramenant à la forme d'un système, dans le sens précis que nous avons vu. Or une étude détaillée de ce tournant wolffien impliquerait d'approfondir aussi bien la structure et le rapport réciproque des disciplines philosophiques avant lui que la réception que font de son œuvre les philosophes postérieurs, ce qui dépasserait largement le cadre de notre présent propos. Ici nous nous limiterons à dresser le plan du système wolffien, en essayant de mettre en relief ses traits caractéristiques et ses difficultés internes. Cette caractérisation interne du système constitue pourtant un premier pas incontournable pour l'interprétation de la place de Wolff en tant que « conditor » du système de la philosophie.

2. Les parties de la philosophie

Le texte dans lequel Wolf présente l'articulation de son système de la façon la plus détaillée est le *Discursus praeliminaris de philosophia in genere*, qui ouvre le vaste cycle des œuvres latines et en donne préalablement le programme¹⁰⁶. Des six chapitres qui composent ce « discours », nous intéresse ici en particulier le troisième, qui traite « De partibus philosophiae ». Ce chapitre s'articule en deux temps, dont le premier (§§ 55-86) présente la division de la philosophie en ses parties, tandis que le second (§§ 87-114) examine la question de l'ordre dans lequel ces parties doivent être traitées.

Voyons quelles sont les parties en lesquelles se segmente la philosophie, et quel est le critère qui préside à cette division.

D'emblée Wolff trace une division qui définit les parties de la philosophie par leurs objets. En effet, le §55 énonce le « fundamentum partium philosophiae » : « Entia, quae cognoscimus, sunt Deus, animae humanae ac corpora seu res materiales ». À chacun de ces *entia* correspond une « partie primaire » de la philosophie : « Tres hinc enascuntur philosophiae partes, quarum una de Deo, altera de anima humana, tertia de corporibus seu rebus materialibus agit » (§56) ; ces trois parties sont la théologie naturelle (§57), la psychologie (§58) et la physique (§59).

¹⁰⁶ D'autres vues d'ensemble se trouvent dans le « Vorbericht von der Weltweisheit » (chapitre introductif de la Logique allemande), dans la *Ratio praelectionum* ainsi que dans l'*Ausführliche Nachricht* ; nous laissons de côté ici la question de savoir comment la structure du système évolue du premier de ces écrits jusqu'au *Discursus*.

Les trois « entia » sont, pour ainsi dire, trouvés ; ils ne sont aucunement « déduits » ou construits a priori, mais se révèlent à notre « attention » avant toute philosophie (« *antequam philosophamur* », §55). La division primaire de la philosophie repose sur ce fait ; loin qu'elle surgisse de la détermination progressive d'un concept général de l'étant établi d'abord dans l'ontologie, elle se fonde sur d'une considération dont il faudrait encore préciser le statut empirique, mais qui correspond en tout cas à ce que Wolff définit comme connaissance historique¹⁰⁷.

Ainsi donc, la division primaire de la philosophie reflète l'articulation propre au domaine des « entia ». Or ce principe s'applique-t-il aussi à la subdivision de chacune des parties primaires : celle-ci retrace-t-elle la subdivision de l'étant selon ses genres et espèces ?

C'est ainsi, en effet, que se produit la subdivision dans le domaine de la physique, en partie au moins :

Diversa sunt corporum genera, de quibus in Physica agitur. Dantur enim corpora totalia, ex quibus tanquam partibus componitur mundus; dantur etiam partialia in totalibus obvia, veluti fossilia, vegetabilia, animalia. Quamobrem Physica in diversas partes dispescitur, quae subinde peculiaribus nominibus insigniuntur. (§75)

Wolff distingue ainsi *Physica generalis* (« quae de generalibus corporum affectionibus agit ») (§76), *Cosmologia* (i. e. la « *Physica coelestis* ») (§77), *Meteorologia* (§80), *Oryctologia* (« *pars physicae, quae de fossilibus tractat* ») (§81), *Hydrologia* (§82), *Phytologia* (§83), et *Physiologia et pathologia* (§84). Cependant, cet inventaire ne prétend nullement être exhaustif (« *absit, ut nobis persuadeamus, his exhauriri omnem Naturam thesaurum* ») ; au contraire, de nombreuses disciplines philosophiques restent encore à découvrir, ce qui se fera quand les philosophes, au lieu de disputer vainement en essayant de s'abaisser les uns les autres, s'appliqueront conjointement au travail sérieux (§86).

Or même dans la subdivision de la physique un tout autre principe fait son apparition, qui ne se rapporte pas aux subdivisions de l'étant considéré, c'est-à-dire, aux *genera corporum*. Au §85 Wolff présente une partie de la philosophie dépourvue d'un nom (comme l'annonce le titre marginal du paragraphe : « *Physicae pars nomine destituta* »), que l'auteur propose d'appeler « téléologie » :

*Enimvero rerum naturalium duplices dari possunt rationes, quarum aliae petuntur a causa efficiente, aliae a fine. Quae a causa efficiente petuntur, in disciplinis hactenus definitis expenduntur. Datur itaque praeter eas alia adhuc philosophiae naturalis pars, quae fines rerum explicat, nomine adhuc destituta, etsi amplissima sit & utilissima. Dici posset *Teleologia*.*

¹⁰⁷ Karásek 84

Ici c'est la différence du lien causal considéré, et non la différence des *genera corporum*, qui sert à délimiter les disciplines ; l'étant qui fait l'objet de la téléologie est en effet le même que considèrent les autres parties de la physique. Nous nous trouvons donc face à un principe de subdivision des disciplines tout à fait nouveau.

Mais cela n'est pas tout ; dans la définition de l'Ontologie et de la Cosmologie générale un principe est à l'œuvre qui opère, pour ainsi dire, en sens inverse à celui de la subdivision ; l'Ontologie est introduite en les termes suivants :

Sunt etiam nonnulla enti omni communia, quae cum de animabus, tum de rebus corporeis, sive naturalibus, sive artificialibus praedicantur. Pars illa philosophiae, quae de ente in genere & generalibus entium affectionibus agit, Ontologia dicitur, nec non Philosophia prima (§73).

Cette discipline semble surgir ainsi « régressivement » à partir des disciplines fondamentales, par élévation à un niveau plus haut de généralité. Contrairement à ce qu'on pourrait être tenté d'inférer, une telle définition n'implique pas forcément que le mécanisme noétique qui intervient dans la connaissance de ces disciplines soit au sens strict l'abstraction ; en effet, l'argument que nous avons rencontré dans « De differentia... », selon lequel celui qui voudrait se passer de certaines notions et de certains principes fondamentaux renoncerait par là-même à tout usage de la raison et des sens, pointe vers une autre voie d'accès aux notions et aux vérités de l'ontologie, à savoir, le critère de la concevabilité¹⁰⁸.

En effet, l'*Ontologia* prend comme point de départ l'expérience directe de l'impossibilité de juger à la fois que quelque chose est et qu'elle n'est pas¹⁰⁹ ; il n'est pas question ici d'un processus d'abstraction comme celui qui a été défini dans la Logique, lequel présuppose en effet d'emblée les principes qui garantissent la concevabilité de la chose définie. D'ailleurs, nous verrons que le développement démonstratif de la théologie naturelle suppose l'applicabilité des notions ontologiques au-delà du champ de l'expérience possible, ce qui impliquerait du moins un type d'abstraction particulier, capable de dépasser radicalement (précisément : de transcender) le domaine des objets à partir desquels l'abstraction se produirait¹¹⁰. Toujours est-il que Wolff qualifie l'ontologie

¹⁰⁸ Sur le rôle fondamentale de cette notion, ainsi que sur ses précédents chez Tschirnhaus et Leibniz, voir Paccioni 61 sqq. Sur le fonds scotiste qui sous-tend cette conception de l'ontologie, voir Honnefelder 345 sqq. et passim.

¹⁰⁹ « Eam experimur mentis nostrae naturam, ut, dum ea iudicat aliquid esse, simul iudicare nequeat, idem non esse » (*Ont.* §27)

¹¹⁰ Il est intéressant de signaler cependant que la définition de l'ontologie que nous venons de citer ne fait pas allusion à cette possibilité : elle parle de ce qui est commun à tout étant et se prédique [ainsi] des âmes aussi bien que des corps. Mais la théologie fait évidemment appel aux principes ontologiques (cf. §96).

de discipline abstraite, et affirme que ses notions sont dérivées de l'expérience¹¹¹, sans préciser ultérieurement ces appréciations.

Quant à la Cosmologie générale, une science que Wolff affirme avoir inventée lui-même¹¹², le §78 définit :

Datur vero etiam generalis mundi contemplatio, ea explicans, quae mundo existenti cum alio quocunque possibili communia sunt. Ea philosophiae pars, quae generales istas notiones, easque ex parte abstractas, evolvit, Cosmologia generalis vel transcendentalis a me vocatur.

Le principe qui est à l'œuvre ici se rapproche de celui qui fonde l'ontologie¹¹³, dans la mesure où il s'agit d'une discipline définie à partir d'une certaine généralisation. Cependant, il faut remarquer à nouveau que cette généralisation ne répond pas à la définition de l'abstraction, dans la mesure où celle-ci implique de comparer plusieurs notions connues auparavant, obtenues a posteriori, et d'en dégager les déterminations communes¹¹⁴ – la cosmologie générale par contre développe les déterminations qui sont communes au monde existant, le seul dont il peut y avoir une connaissance a posteriori, et à tout autre monde possible ; on peut dire qu'elle transcende le monde existant vers sa possibilité. Wolff définit d'ailleurs une science différente de la cosmologie générale, à savoir, la physique générale, qui répond précisément à la notion d'une science abstractive :

*Ea Physicae pars, quae de generalibus corporum affectionibus agit, pluribus eorundem speciebus communibus, Physica generalis appellatur. Unde Physica generalis definitur, quod sit scientia eorum, quae corporibus vel omnibus, vel diversarum saltem specierum competunt.*¹¹⁵

Ainsi, le statut de la cosmologie générale, cette science qui pour la première fois fait entrer le « mundus » dans le domaine de la métaphysique, demeure ambigu : elle est une science « abstraite » sans être atteinte au sens propre par « abstraction » ; et en effet, si l'on se tourne vers le texte de la *Cosmologia generalis*, il semble de prime abord que cette science est une spécification de l'ontologie pour le cas d'un étant composé et

¹¹¹ « In ipsis disciplinis abstractis, qualis est *philosophia prima*, notiones fundamentales derivandae sunt ab experientia » (*Disc. prael.* §12) ; le contexte de ce passage est tel qu'il paraît impossible de l'interpréter comme s'il était question ici de cette expérience ou évidence directe à laquelle appelle le début de l'ontologie. Le §11 vient de souligner l'importance de cultiver la « *cognitio historica* », et le §12 illustre son « *amplissimus usus* » qui s'étend de la physique aux mathématiques pures en passant par l'ontologie, la philosophie pratique, et par toutes disciplines en général. Or l'expérience de l'impossibilité d'un jugement contradictoire n'a aucun besoin d'être « cultivée » ; le §27 de l'*Ontologia* insiste en effet : « *Experientia, ad quam hic provocamus, obvia est, ut alia magis obvia censi nequeat : ea enim praesto est, quamdiu mens sui sibi conscia* »

¹¹² « *Cosmologia generalis ignorata hactenus philosophis, etsi passim ab iis sparsim tradita fuerint, quae ad eam pertinent. Ego consultum duxi condere hanc scientiam...* » (§78s)

¹¹³ cf. *Cosm. gen.* §1s : « *ut adeo [Cosmologia generalis] eodem modo se habeat ad Physicam, quo Ontologia seu Philosophia prima ad philosophiam universam* »

¹¹⁴ *Log.* §710 sqq, vid. supra chap. I, p. 9. La formulation du paragraphe que nous venons de citer, selon laquelle les notions de la cosmologie générale sont « *ex parte abstractas* » reste énigmatique.

¹¹⁵ §76

modifiable¹¹⁶, constituée par « *arbitraria determinatio* » et déduite entièrement de l'ontologie. Mais dans ce cas, comment justifier son statut de discipline séparée de l'ontologie, si, comme nous l'avons vu, l'indépendance (partielle) des disciplines les unes par rapport aux autres est basée sur le fait qu'elles possèdent des principes ou des notions non déductibles des déterminations propres de sciences qui leur précèdent ? Wolff ne formule pas explicitement cette question ; nous verrons cependant que la fonction assignée à la cosmologie générale dans l'économie du système de la métaphysique suggère que cette discipline doit tout au moins établir le fait que ce monde (le « *mundus adspectabilis* ») est un monde au sens défini, ce qui implique une connaissance empirique qui ne se laisse pas déduire des déterminations ontologiques.

Ces deux parties définies par une certaine généralisation, l'Ontologia et la Cosmologia, sont regroupées avec la psychologie et la théologie, qui sont des parties primaires de la philosophie, pour définir la métaphysique :

Psychologia et Theologia naturalis nonnunquam *Pneumaticae* nomine communi insigniuntur, & *Pneumatica* per spirituum scientiam definiri solet. Ontologia vero, Cosmologia generalis & *Pneumatica* communi *Metaphysicae* nomine compellantur. Est igitur *Metaphysica* scientia entis, mundi in genere atque spirituum.¹¹⁷

Wolff s'appuie ici sur la définition préalable des parties, qu'il réunit sous le « nom commun » de métaphysique ; il ne signale, ni dans ce paragraphe ni ailleurs dans le *Discursus praeliminaris*, aucune raison qui permette de concevoir l'unité de ces parties ni de justifier leur distinction, sous ce titre, d'avec les autres parties de la philosophie. Tout semble indiquer que l'auteur ne fait que reprendre une nomenclature traditionnelle qui vient s'ajouter, après-coup et de manière accessoire, à la division rigoureuse de la philosophie en ses parties constituantes qu'il est en train de développer. Cependant, il faut se méfier des apparences.

En effet, comme nous l'avons signalé, Wolff vient de s'attribuer lui-même dans le paragraphe précédant l'invention de la cosmologie générale : l'inclusion de cette discipline qui a pour objet le « mundus » dans la métaphysique bouleverse la conception traditionnelle de cette science. Il est clair donc que la définition qu'il donne de la métaphysique ne peut pas se présenter tout simplement comme le prolongement d'une tradition ; la tendance à présenter le contenu de la métaphysique différencié, voire désagrégé en une pluralité de disciplines n'est certes pas une nouveauté au 18^e siècle¹¹⁸, mais l'inclusion de la cosmologie générale comme l'une de ses parties est décidément innovatrice.

¹¹⁶ Cf. *Cosm. gen.* §1 : « *Cosmologia* est scientia mundi seu universi in genere, quatenus scilicet ens idque compositum atque modificabile est ». Cf. Karásek 76

¹¹⁷ §79

¹¹⁸ Cf. Courtine 405 sqq., Vollrath

D'autre part, le caractère énumératif, « rhapsodique », de la définition, qui ne propose aucun critère permettant de distinguer ce qui appartient à la métaphysique de ce qui ne lui appartient pas, et de fonder ainsi l'unité de cette discipline, peut induire à penser qu'il s'agit d'une désignation purement conventionnelle, qui regroupe un nombre de parties de la philosophie entre lesquelles n'intervient aucun lien nécessaire. La question se pose ainsi de savoir si Wolff peut offrir une solution au problème de l'unité de la métaphysique, et laquelle – si toutefois la désintégration de la métaphysique représente un danger pour sa philosophie.

Nous voyons donc que l'unité et la structure de la métaphysique posent un certain nombre de problèmes, à savoir, le mode de connaissance propre à l'ontologie, le statut de la cosmologie générale, et le principe de l'unité de la métaphysique ; dans la section 4 nous essayerons d'apporter quelques éléments à la clarification de ces problèmes, et d'évaluer jusqu'où les conclusions sur la structure générale du système exposées dans le chapitre I y sont applicables.

Mais, pour en revenir à la division des disciplines philosophiques et à ses principes fondants, encore un autre principe de subdivision, sans rapport apparent avec les précédents, est invoqué par Wolff sous le titre «*Fundamentum Logicae & philosophiae practicae*» (§60) :

Anima duplicem habet facultatem, cognoscitivam atque appetitivam. Haec per experientiam certam sumimus, suo loco explicanda & stabilienda uberius. Nec minus patet, utramque facultatem in suo exercitio aberrare posse, nempe cognoscitivam a veritate, appetitivam a bono, ita ut illa errorem loco veritatis amplectatur, haec malum loco boni eligat.

À l'aide de ce principe deux sciences sont définies qui enseignent le droit exercice de chacune de ces facultés, à savoir, la Logique (§61) et la Philosophie pratique (§62).

Celle-ci est à son tour subdivisée, selon que l'homme est considéré «*tanquam vivens in statu naturali* » ou «*tanquam vivens in Rep[ublica] seu statu civili* » ou bien «*tanquam membrum societatis alicujus minoris* » ; les disciplines correspondantes sont l'Éthique, la Politique et l'Économie (§64-66). Cette subdivision ne se rapporte pas à des «*genera* », comme celle de la Physique, mais à des modes d'un seul étant, l'homme¹¹⁹. En outre, deux parties de la Philosophie pratique sont définies qui ne se règlent pas sur ce principe de division : d'abord le *Jus naturae*, qui enseigne quelles actions sont bonnes et quelles sont mauvaises (§68), et dont la séparation d'avec les autres trois disciplines pratiques se fonde sur le fait qu'il est impossible que l'homme tende vers le bien et évite le mal sans les connaître. Cette séparation n'a cependant rien de nécessaire, car Wolff explique dans le *scholium* du même paragraphe : «*Facile patet, jus naturae esse theoriam*

¹¹⁹ Si toutefois l'homme peut être conçu comme *un* étant à partir des trois «*entia* » fondamentaux, une question que nous pouvons laisser de côté ici.

philosophiae practicae, Ethicae scilicet, Politicae atque Oeconomicae. Quamobrem cum non opus sit, theoriam a praxi distingui; jus naturae in ipsa Ethica, Oeconomica atque Politica tradi potest ». Finalement, Wolff distingue encore, par généralisation à partir des disciplines pratiques, la *Philosophia practica universalis* (§69).

En dehors de toutes les parties mentionnées, Wolff en définit un certain nombre d'autres, dont la relation de dépendance ou d'inclusion par rapport aux précédentes n'est pas tout à fait claire, telles que la *Technologia* (§71), la *Philosophia artium liberalium* (§72), ainsi que l'*Ars inveniendi*, une discipline à laquelle Wolff attache une grande importance d'un point de vue programmatique, sans jamais arriver à la produire effectivement – «*Definitur adeo Ars inveniendi per scientiam veritatem latentem investigandi*» (§74). D'ailleurs, comme nous l'avons déjà mentionné, l'énumération est ouverte : de nombreuses parties de la philosophie restent encore à découvrir (§86), du moins en ce qui concerne la physique et les arts¹²⁰.

Il mérite d'être signalé que les mathématiques ne figurent pas dans cette division de la philosophie, ce qui peut étonner après ce que nous avons vu dans «*De differentia...* », où il était affirmé que les mathématiques étaient la seule science qui se laisse déduire entièrement à priori de l'ontologie ; d'ailleurs, l'inspection la plus sommaire de l'*Ontologia* révèle qu'une très large proportion des exemples que Wolff présente pour illustrer les concepts qu'il y introduit est empruntée aux mathématiques, ce qui est difficilement compatible avec la notion que les mathématiques ne sont pas une partie de la philosophie¹²¹.

La division wolffienne de la philosophie, avec la multitude de principes hétéroclites qu'y interviennent, a quelque chose de profondément insatisfaisant. En fin de compte, Wolff ne se contente pas d'énumérer les parties de la philosophie : il s'efforce au contraire péniblement à dénommer à chaque fois le *fundamentum* de la division qu'il trace. Mais face à la multiplicité et à l'apparent manque de rapport entre les *fundamenta* invoqués, il est impossible de se soustraire à l'impression de l'arbitraire ou du fortuit.

Or la réflexion sur la notion du système que nous avons présentée au premier chapitre de ce travail s'avère insuffisante pour produire une articulation mieux fondée de l'«*integrum systema philosophiae* », car en même temps qu'elle fait dépendre l'articulation du système entièrement du contenu des notions et des principes de chaque science, elle ne déploie aucune considération précise sur la nature de ce contenu. Les principes des différentes parties de la philosophie – qui ne se laissent pas réduire, nous

¹²⁰ Qu'on pense à la philosophie de l'art de la fente du bois, mentionnée à titre d'exemple dans le scholium du §39 du *Disc. prael.* ; ce paragraphe signale en effet « non impossibile esse philosophiam artium quarumcumque ».

¹²¹ Sur ce problème cf. « Conclusion et perspectives », infra p. 59

l'avons vu, à des déterminations ontologiques – forment-ils les systèmes élémentaires de disciplines différentes lorsqu'ils se rapportent à des objets différents ? Ou bien suffit-il que, tout en se référant aux mêmes objets, ils les envisagent sous différents aspects (e. g. selon des liens de cause efficiente ou finale), et comment faudrait-il définir de tels aspects ? Ou bien est-ce le type d'activité dans laquelle s'engage l'esprit à chaque fois qui permet de tracer la division entre différentes disciplines ? Dans la division wolffienne tous ces critères opèrent pêle-mêle, et aucune règle n'est établie qui permette d'introduire un ordre parmi eux.

Ainsi, par exemple, il n'y a aucun principe permettant de situer univoquement la division logique/ philosophie pratique par rapport à la division « primaire » de la philosophie théologie, psychologie et physique ; pourquoi celle-ci doit être considérée comme « antérieure » à celle-là ? Ne serait il pas également justifié de prendre comme division primaire celle qui intervient entre sciences théoriques et pratiques ?

Il paraît que les outils métathéoriques dont Wolff dispose ne suffisent pas pour résoudre ce type de problème, dans la mesure où il se contente de décrire la charpente logique du système, et s'en remet pour la structure concrète au hasard des contenus qui s'offrent à la connaissance.

3. L'ordre des parties

Une fois que toutes ces parties de la philosophie ont été présentées, Wolff se tourne vers la question de savoir en quel ordre il faut les traiter ; nous connaissons déjà le principe qui régit cet ordre : « Ordo partium philosophiae is est, ut praecedant, ex quibus aliae principia mutantur » (§87).

C'est la place de la Logique qui est déterminée d'abord (§§ 88-91). Le problème qui se pose par rapport à cette science réside en ce qu'elle ne peut pas être traitée d'une manière rigoureusement scientifique si elle est traitée avant l'ontologie et la psychologie, car elle tire ses principes de ces deux sciences (§§ 89 sq)¹²². Or, à l'inverse, sans une connaissance des règles de la logique il est impossible de « s'occuper avec profit » de l'ontologie et de la psychologie. Cet embarras est résolu par Wolff à l'aide de la considération qu'il est très facile d'exposer les principes ontologiques et psychologiques

¹²² « Quodsi in Logica omne rigorose demonstranda, allatis rationibus genuinis, Logica Ontologiae atque Psychologiae postponenda » (§90).

nécessaires dans la Logique elle-même¹²³, dans la mesure où ils peuvent être admis comme vrais sans la connaissance d'autres parties de ces sciences¹²⁴.

Cette solution, qui ne satisfera évidemment pas les exigences des systématiciens postérieurs¹²⁵, semble pourtant cohérente avec la position de Wolff que nous avons vue au chapitre précédent, selon laquelle les notions et les principes des sciences sont obtenus à partir des « notions communes », qu'ils ramènent à une forme distincte et déterminée. Loin d'être créée quasi « ex nihilo », à la manière cartésienne, la science présuppose une certaine connaissance préalable qu'elle systématise et augmente.

Ainsi donc, la Logique est traitée avant la Philosophie première en tant que propédeutique ; elle forme, selon l'expression de Kant, « l'avant-cour des sciences », dans la mesure où c'est avec l'ontologie que commence la connaissance proprement scientifique, dans laquelle tout est démontré rigoureusement¹²⁶.

La philosophie pratique (§92 sq.) ainsi que la physique (§94 sq.) prennent des principes de la métaphysique et doivent être traitées après celle-ci, chacune d'entre elles pouvant la suivre immédiatement, comme Wolff l'indique explicitement (§105 sq.).

L'argumentation qui sert à établir cet ordre ne part pas d'une réflexion générale sur le rapport entre la métaphysique et les autres grandes parties de la philosophie, mais de considérations particulières se rapportant à chacune des parties de la métaphysique, et à son rôle dans le développement démonstratif de la discipline en question. Ainsi, Wolff explique que la philosophie pratique enseigne comment il faut choisir le bien et éviter le mal ; elle a donc besoin des principes de la psychologie qui enseigne ce qui est possible par l'âme humaine en général. Elle s'occupe également des obligations de l'homme

¹²³ « Utrique methodo [sc. methodo studendi & methodo demonstrandi] satisfieri nequit. Re igitur curatius expensa cum intelligeremus, non posse in Ontologia & Psychologia utiliter versari eum, qui Logica nondum imbutus ; facillime tamen principia ontologica & psychologica in ipsa Logica explicari posse, quibus ea habet opus ; methodum studendi praeferre maluimus methodo demonstrandi ».

¹²⁴ La formulation de Wolff dans le scholium est pourtant assez énigmatique : « Tanto vero commodius hoc fieri potuit, quod principia ontologica sint definitiones, psychologica per experientiam patent, adeoque intelligi & admitti possint tanquam vera, etiamsi alia in Ontologia tradenda nondum fuerint perspecta. Accedit, quod in Logica quaedam sumi possint a posteriori, quorum demonstrationem exhibere licet in Psychologia. » Par rapport aux principes psychologiques, la position est tout à fait claire ; on peut les admettre dans la Logique en vertu d'une connaissance empirique, quitte à en donner la raison plus tard dans le cadre du système. Mais pourquoi le fait que les principes ontologiques empruntés par la logique sont des définitions permet-il de les statuer en dehors du système ? Probablement il faut entendre que, s'agissant de définitions qui présentent une version « complète et distincte » de notions communes partagées par tous les hommes, elles peuvent être admises facilement à titre provisoire, même si dans le cadre rigoureux de l'ontologie il faudra les soumettre à examen.

¹²⁵ On sait par exemple le parti que tirera Hegel des paradoxes qui s'en suivent de la prétention de connaître la méthode de la connaissance avant de procéder à la connaissance elle-même (Hegel 53 sqq), ce qui présuppose évidemment qu'il n'y a pas une connaissance valable « hors système » qui permette d'établir d'abord la méthode, et puis passer à la construction rigoureuse du système selon cette méthode.

¹²⁶ Wolff semble penser, bien entendu, que la logique pourrait être placée aussi, une seconde fois pour ainsi dire, après la psychologie, et recevrait ainsi sa justification rigoureuse ; mais en tant qu'instrument indispensable pour la construction du système démonstratif elle doit de toute façon être d'abord développée en dehors du système et en former l'« avant-cour ».

envers Dieu, lesquelles ne peuvent pas être établies sans une connaissance de celui-ci, qui est fournie par la théologie naturelle. Et, comme toutes les autres sciences, la philosophie pratique doit recourir aux notions universelles qui font l'objet de l'ontologie. Étant donné que la psychologie, la théologie naturelle et l'ontologie sont des parties de la métaphysique, la philosophie pratique doit être traitée après la métaphysique¹²⁷.

L'argument permettant d'assigner sa place à la physique suit le même schéma¹²⁸ ; dans les deux cas il s'agit au bout du compte d'une simple constatation, qui ne peut être prouvée qu'« ex ipsa disciplinarum pertractatione ». En effet, dans le scholium du §92 Wolff renvoie au compendium de ses œuvres allemandes rédigé en latin par Thümming, qui permet au public non-allemand de s'assurer des faits énoncés dans le paragraphe en ce qui concerne le contenu et les principes de la philosophie pratique¹²⁹. L'argument ne nous apprend rien ni sur l'unité de la métaphysique, ni sur son rapport général aux autres disciplines.

Et pourtant, malgré la faiblesse des arguments que Wolff présente, se produit ici une réorganisation de la philosophie dont l'importance ne saurait pas être surestimée. En effet, se dessine ici une tripartition de la philosophie en métaphysique, physique et philosophie pratique, qui va à l'encontre de la dichotomie classique des sciences en pratiques et théorétiques, et de la division des sciences théoriques en métaphysique, mathématiques et physique. C'est d'ailleurs cette tripartition – et non la tripartition « primaire » en physique, psychologie et théologie – qui détermine effectivement la structure générale du système wolffien. La nouvelle tripartition qui s'annonce ici semble sous-tendre encore l'œuvre de Kant, avec sa division en critique (qui tient lieu de philosophie première), métaphysique des mœurs et métaphysique de la nature ; et il faudrait se demander si elle ne se retrouve également dans la triade hégélienne de logique, philosophie de la nature et philosophie de l'esprit¹³⁰. Or, à la différence de la

¹²⁷ §92

¹²⁸ §94

¹²⁹ « Quando igitur ad ea provoco, que nonnisi ex ipsa disciplinarum pertractatione manifesta sunt ; Institutiones *Thümmingianae* interea evolvendae sunt, donec ipsa opera prodeant nostra » (§92s).

¹³⁰ Pour Vollrath 256 ces tripartitions postérieures surgissent à partir du schéma *metaphysica generalis* (= *ontologia*) – *metaphysica specialis* (= *cosmologia generalis*, *psychologia*, *theologia naturalis*) ; ainsi, dans la division kantienne la critique tiendrait lieu de métaphysique générale, tandis que la dichotomie entre métaphysique de la nature et métaphysique des mœurs représenterait « eine durch den Ausfall der *Theologia rationalis* bedingte Verkürzung der *Metaphysica specialis* ». En effet, déjà chez Wolff la tripartition métaphysique-physique-philosophie pratique est préfigurée au sein même de la métaphysique, dans la mesure où la physique dépend pour ses principes de l'ontologie et de la cosmologie générale (mais non de la psychologie), et la philosophie pratique dépend de la psychologie et subsidiairement de la théologie naturelle (de la « pneumatique » donc, mais non directement de la cosmologie générale) – les parties de la métaphysique sont pour ainsi dire prolongées par les grandes disciplines qui forment la tripartition. Pourtant il faut voir que du moins la *Critique de la raison pure* reproduit déjà en elle-même l'articulation de la métaphysique wolffienne (les parties sur les parallogismes, sur les antinomies et sur l'idéal transcendantal correspondent en effet aux trois parties de la métaphysique spéciale – l'ordre étant altéré par rapport à la présentation wolffienne –, tandis que l'analytique fait fonction de métaphysique générale). Cependant, cette problématique ne peut pas être

division wolffienne de la métaphysique, dont l'importance a été souvent signalée, cette tripartition n'a pas attiré, apparemment, l'intérêt des chercheurs. Elle mériterait sans doute une étude détaillée, mais il s'agit évidemment d'un problème qui échappe aux limites de notre présent propos.

L'ordre des parties de la métaphysique est le suivant : d'abord doit être traitée l'ontologie, ensuite la cosmologie, après cela la psychologie – premièrement l'empirique et ensuite la rationnelle – et en dernier lieu la théologie naturelle (§99). Les arguments apportés en chaque cas (§96 sq.) ressemblent à ceux que nous avons vus pour la philosophie pratique et pour la physique : Wolff énonce à chaque fois comme un fait que pour traiter la discipline en question il faut emprunter des principes de telles ou telles autres parties. Pour en avoir la preuve, il suffit d'inspecter chaque partie dans l'œuvre allemande, dans les *Institutiones* de Thümming, ou dans le futur système que Wolff s'apprête à composer en latin. Nous reviendrons sur la succession de ces parties dans la section suivante.

Quant aux parties de la physique et de la philosophie pratique, ainsi qu'aux disciplines qui ne se laissent pas classer sans violence dans l'une ou l'autre, telles que la technologie ou l'ars inveniendi, les arguments que Wolff présente pour déterminer leur ordre n'apportent aucun nouvel aspect.

Bref, la détermination de l'ordre des parties de la philosophie est purement « historique », elle repose entièrement sur des constatations de fait. La doctrine wolffienne du système – qui d'ailleurs, comme nous l'avons vu, est développée surtout après la rédaction du *Discursus praeliminaris* – n'offre en effet pas de base pour une argumentation plus précise, puisque, en ce qui concerne l'ordre des parties de la philosophie non moins qu'en ce qui concerne leur division, elle se limite à énoncer une règle formelle, tout en faisant dépendre la succession concrète du contenu de chaque discipline. L'articulation concrète du système et l'ordre entre ses parties demeurent au-delà de ce qui est discuté dans la réflexion sur la notion de système, et s'imposent à la connaissance, pour ainsi dire, du dehors.

Il ne faut pas perdre de vue pour autant que l'agencement des parties de la philosophie que Wolff expose ici présente quelques aspects qui exercèrent une influence durable sur la philosophie allemande du 18^e siècle, tels que (1) la division de la métaphysique, avec l'ordre signalé de ses parties, (2) la formulation de l'ambiguïté qui affecte nécessairement la place assignée à la logique – ou plus généralement à la doctrine de la méthode – dans un projet systématique de la philosophie (quoi qu'il en soit de la solution que Wolff donne à ce problème), ainsi que (3) la nouvelle tripartition de la

discutée ici avec le détail qu'elle mériterait.

philosophie en métaphysique, physique et philosophie pratique, dont les conséquences restent à étudier.

4. *L'articulation et l'unité de la métaphysique*

Dans le cadre de ce travail nous ne pourrons pas développer ces trois aspects, qui mériteraient chacun une considération détaillée ; nous nous bornerons ainsi au premier d'entre eux, c'est-à-dire au problème de l'articulation de la métaphysique, en essayant de comprendre ce qui fonde l'unité de cette discipline et ce qui fonde sa division en quatre parties que Wolff propose. Une fois de plus nous constaterons que la réflexion wolffienne sur la notion de système, tout en offrant quelques pistes fécondes pour l'interprétation, est finalement *incapable* de rendre compte des complexités du système qu'il construit ; pourtant, à la différence de ce que nous avons remarqué dans les sections 2 et 3, où nous nous sommes heurté surtout à l'aspect apparemment arbitraire, et sans aucun doute insuffisamment fondé, des propositions présentées, nous trouverons ici que la métaphysique présente une structure interne bien charpentée et d'une complexité considérable, que la réflexion wolffienne n'arrive cependant pas à expliciter.

En raison de son importance pour l'histoire de la métaphysique en général, et pour l'interprétation de la philosophie kantienne en particulier, la structure de la métaphysique de Wolff a fait l'objet d'un nombre assez considérable d'ouvrages et d'études. Pour notre interprétation nous nous laissons guider surtout par le livre de J.-P. Paccioni, le plus récent des ouvrages qui traitent spécifiquement de la métaphysique wolffienne, ainsi que de l'exposition magistrale de L. Honnefelder, qui consacre un chapitre à Wolff¹³¹ ; nous avons aussi tiré grand profit de la lecture de l'article de J. Karásek comparant la structure des systèmes métaphysiques de Wolff et de Kant.

Pour comprendre ce qui fonde l'unité ainsi que l'articulation de la métaphysique, nous pouvons prendre comme point de départ le §96 du *Discursus praeliminaris* ; il convient de le citer in extenso car il résume en quelques lignes les points principaux :

Si Theologia naturalis methodo demonstrativa tradenda, principia ex Cosomologia, Psychologia & Ontologia petenda. In Theologia naturali agitur de existentia, attributis & operibus Dei (§57). Quodsi de his demonstrativa methodo agendum, ex principiis certis & immotis, que de Deo praedicantur, sunt inferenda (§30). Immota ista principia, ex quibus existentia Dei ejusque attributa

¹³¹ L'interprétation de Honnefelder coïncide d'ailleurs en grande mesure avec celle de Paccioni, qui arrive à ses conclusions de manière indépendante (il ne cite pas l'ouvrage de Honnefelder) ; le livre de Paccioni est beaucoup plus informatif en ce qui concerne le contexte immédiat dans lequel Wolff produit sa théorie, tandis que Honnefelder le place dans un arc qui va de Duns Scot à Charles S. Peirce.

firmiter concluduntur, desumenda sunt a contemplatione mundi: ab ejus enim existentia contingente necessaria consequentia argumentamur ad Dei existentiam necessariam, & ea eidem tribuenda sunt attributa, unde intelligitur mundi unicus Autor. Quamobrem cum Cosmologia generalis mundi contemplationem generalem tradit, unde ejus dependentia ab attributis divinis fit conspicua (§78); Theologia naturalis principia ex Cosmologia petit. Notiones attributorum divinorum formamus, dum notiones eorum, quae animae conveniunt, a limitibus liberamus. Quare cum animae cognitio ex Psychologia hauriatur (§58); Theologia quoque naturalis principia ex Psychologia desumit. Quoniam denique notionibus generalibus, quae in Ontologia evolvuntur (§73), in demonstrationibus Theologiae naturalis maxime opus est; eadem non minus ex Ontologia principia mutuatur.

Les trois premières disciplines de la métaphysique sont nécessaires pour traiter démonstrativement la théologie naturelle : la cosmologie générale fournit la base pour la preuve de l'existence de Dieu ; la psychologie en fait autant pour la preuve de ses attributs ; et les notions de l'ontologie y entrent comme dans toute science démonstrative.

La preuve de l'existence de Dieu, en tout cas la preuve que Wolff considère comme la principale¹³², est celle qui procède « a contemplatione mundi » ou plus précisément « ab ejus existentia contingente » ; la notion précise de la contingence de ce monde est développée dans la *Cosmologia generalis*¹³³.

Essayons de voir comment s'épelle cette notion. Un monde en général est défini comme une série d'étants tant successifs que simultanés connectés entre eux (*Cosm. gen.* §48) ; cette connexion est telle que toutes les choses dans un monde dépendent les unes des autres quant à leur existence¹³⁴, ce qui dans le cas des étants successifs implique un rapport de cause¹³⁵. En vertu de cette connexion universelle, il y a entre les existants tant successifs que simultanés d'un monde un ordre (§76) qui permet de former des vérités universelles au sujet de ce monde et des choses qui existent en lui (§79) : c'est là le

¹³² cf. École (2) 337, Paccioni 180 sq., qui montre d'ailleurs que la démonstration donnée dans la *Theologia naturalis pars posterior* dépend fondamentalement de la prémisse selon laquelle l'existence nécessaire est une *réalité* – laquelle est établie dans première partie de la théologie lorsque l'existence de Dieu et prouvée a posteriori ; il ne s'agit pas donc d'une démonstration indépendante, ou plutôt : « Ce qui a été démontré ici c'est la *nécessité* de l'existence de Dieu comme étant très parfait, *non que Dieu existe* » (Paccioni 192). Dans la préface de la *Theologia naturalis, pars posterior* Wolff s'explique sur la convenance de présenter une deuxième preuve « ex contemplatione animae nostrae » ; il dit : « Etsi autem opus non sit unam eademque veritatem pluribus modis demonstrari, cum una, si rite sese habeat, assensui extorquendo sufficiat ; non tamen inconsultum est existentiam DEI cum attributis ipsius variis modis demonstrari, sicque diversa Theologiae naturalis systemata adornari, propterea quod nonnulla uno modo facilius patent, quam altero ». (*Theol. nat. II*, praef. *14) Le fait que Wolff conçoive ici la possibilité d'avoir « différents systèmes » de la théologie naturelle a d'ailleurs de quoi étonner.

¹³³ Cf. *Lucul. Comm.* 3 : « In demonstranda existentia Dei usus sum argumento a contingentia hujus universi petito: unde apparet cur in ejus gratiam tractationem de universo praemiserim » ; également *Cosm. gen.* Praef. in principio [s/n], etc.

¹³⁴ « In mundo res omnes a se invicem dependent quoad existentiam » (*Cosm. gen.* §58)

¹³⁵ *Cosm. gen.* §83, cf. §23

fondement de la physique¹³⁶. En effet, le monde, comme tout étant composé, est une machine (§74 sq.), c'est-à-dire que les changements qui se produisent en lui arrivent par des mouvements qui suivent des règles (§65 sqq.). Tout ce qui arrive dans un monde, y compris dans ce monde (que Wolff nomme à l'instar de Descartes¹³⁷ le « mundus adspectabilis »), est nécessaire sous hypothèse (« Quae in mundo, etiam adspectabili, contingunt, hypothetice necessaria sunt », §102).

Or le « mundus adspectabilis » n'est pas le seul possible ; dans d'autres mondes possibles, d'autres étants possibles parviendraient à l'acte (§101). Les étants qui forment la série qui constitue un monde sont contingents (§81) ; leur actualité est déterminée par une série de contingents successifs qui dépendent les uns des autres selon un rapport d'effet à cause (§83), à la fois que par l'ensemble des étants qui coexistent avec eux (§84), et donc finalement par le monde entier (§87). Pourtant,

Contingentia in mundo non habent rationem sufficientem actualitatis suae in serie successivorum, sed in ente alio extra seriem istam constituto, eoque necessario¹³⁸.

En effet, si la raison de l'actualité d'un étant contingent peut être donnée à partir de l'actualité d'un autre étant contingent (ou de plusieurs autres), se pose immédiatement la question de la raison de celle-ci, ce qui conduit à une régression infinie¹³⁹. Seul un étant nécessaire et non appartenant à la série qui constitue le monde peut fournir la raison suffisante pour l'existence des étants contingents. Cet étant doit en plus avoir des attributs qui permettent de fonder en raison l'essence du monde ; ainsi, la *Cosmologia generalis* pourvoit la théologie naturelle de principes permettant d'établir non seulement l'existence de Dieu, mais aussi plusieurs de ses attributs¹⁴⁰.

Ce monde peut ainsi être qualifié de contingent, il ne contient pas en soi la raison suffisante de son existence – et cependant, comme nous l'avons déjà dit, tout ce qui arrive en lui obéit à une stricte nécessité causale. La démarche de la *Cosmologia generalis* est ainsi double : elle établit le fondement de la physique comme science qui présuppose un lien nécessaire entre les étants de ce monde, à la fois qu'elle jette les bases

¹³⁶ Ainsi le titre marginal du paragraphe que nous venons de citer annonce : « Fundamentum Physicae ».

¹³⁷ cf. École (2) 225 qui donne la référence suivante : *Principia philosophiae* III, §§ 46, 52 (éd. Adam-Tannery VIII-1, pp. 101-105).

¹³⁸ *Cosm. gen.* §90

¹³⁹ Selon la terminologie adoptée par Wolff, le « progressus in infinitum » peut être « rectilineus » ou « circularis » ; Wolff inclut donc dans ce concept la notion d'un cercle dans les raisons (*Cosm. gen.* §91 sq.). Curieusement il réfute ensuite (§93) uniquement la possibilité du « progressus in infinitum rectilineus », ce qui laisserait la porte ouverte à la doctrine nietzschéenne de l'éternel retour. Cette possibilité est cependant ignorée dans la suite (cf. cependant *Theol. nat. II* §478 : « In hypothesi athei non habet locum nisi progressus circularis in infinitum independens »).

¹⁴⁰ « Praeterea principia cosmologica non minorem usum habent in attributis divinis demonstrandis [sc. quam in demonstranda existentia Dei]. Quoniam enim absurdum casus puri in existentia mundi evitaturi admittimus Deum, autorem universi ; talem omnino concipere debemus ut in attributis ejus rationem sufficientem deprehendamus, cur is sit mundus, quem principia cosmologica loquuntur » (*Cosm. gen.* Praef. [s/n])

pour la preuve de l'existence de Dieu « a contingentia hujus universi », en prouvant la contingence de ce monde comme un tout, qui nécessite une raison de son existence en dehors de lui-même. L'enjeu est bien de conjuguer le déterminisme propre aux sciences naturelles avec la notion d'un Dieu, créateur libre de l'univers. Cette duplicité du propos de la cosmologie est soulignée dès le titre de l'ouvrage : *Cosmologia generalis methodo scientifica pertractata, qua ad solidam, imprimis Dei et atque naturae, cognitionem via sternitur*.

Selon Wolff, la cosmologie générale est une partie de la métaphysique d'abord parce qu'elle est nécessaire pour établir les principes de la théologie naturelle, qui, elle, est une partie de la métaphysique¹⁴¹. Cet argument ne paraît à première vue nullement conclusif, car il serait également concevable que la métaphysique doive s'appuyer sur la physique (c'est la position de Thomas¹⁴²). Or la cosmologie générale ne peut établir la prémisse nécessaire pour démontrer l'existence de Dieu, à savoir la contingence de ce monde, que dans la mesure où elle est *transcendantale*, c'est-à-dire, dans la mesure où elle s'élève au-delà du « mundus adspectabilis » pour considérer le « mundus in genere ». Ce n'est que par rapport au concept d'un monde possible en général que ce monde peut être pensé comme contingent.

La physique, au contraire, s'occupe des corps de ce monde et des changements qui se produisent en lui selon une stricte nécessité. Wolff ne le précise pas dans la définition de cette science, qui est définie comme « scientia eorum, quae per corpora possible sunt »¹⁴³ (le concept de corps est développé dans la *Cosmologia generalis*, et n'est donc pas en principe le propre du « mundus adspectabilis »), mais la division de la physique retrace la division des corps de ce monde, et non d'un monde possible en général¹⁴⁴. La cosmologie générale, en tant que discipline transcendantale, n'est pas en ce sens une partie de la physique, mais bien de la métaphysique ; Wolff conceptualise cette transcendance ou généralité en termes d'abstraction :

¹⁴¹ cf. *Cosm. gen.* Praef. [s/n]; Wolff conclut son argument à faveur de l'inclusion de la cosmologie générale dans la métaphysique en disant : « Erat autem [Cosmologia generalis] praemittenda Theologiae naturali, quam Metaphysicae partem esse nemo ignorat » ; encore une fois, Wolff n'invoque pas un critère précis qui permettrait de délimiter la métaphysique, il s'en remet à l'usage pour ce qui concerne la théologie naturelle, et démontre uniquement la nécessité de la cosmologie générale pour celle-ci.

¹⁴² Thomas soutient que la métaphysique « quamvis sit prima in dignitate, est tamen ultima in addiscendo » (*Sent. Met.*, lib. 1 l. 2 n. 11) car elle traite de ce qui est le plus universel, et donc le plus difficile à connaître. Bien entendu, cela concerne uniquement l'ordre de l'apprendre, qui vaut « quoad nos » – en elle-même la métaphysique n'est pas fondée sur la physique, mais au contraire la fonde.

¹⁴³ *Disc. prael.* §59

¹⁴⁴ *Disc. prael.* §75 (« *Fundamentum diversarum partium Physicae* ») : « *Diversa sunt corporum genera, de quibus in Physica agitur. Dantur enim corpora totalia, ex quibus tanquam partibus componitur mundus ; dantur etiam partialia in totalibus obvia, veluti fossilia, vegetabilia, animalia* » ; « il y a » ces corps, bien entendu, dans le monde empiriquement accessible.

Quemadmodum enim in Ontologia ea traduntur, quae enti in genere spectato conveniunt ; ita praedicata illa entis abstracta in Cosmologia generali ad mundum in genere applicantur. Notiones adeo cosmologicae non minus abstractae sunt quam ontologicae, ac ideo Cosmologia transcendentalis convenientem admodum locum in Metaphysica sortitur.¹⁴⁵

Du point de vue de sa cognoscibilité, la cosmologie générale partage le statut ambigu de l'ontologie. Nous avons signalé que toutes les notions de celle-ci ont selon Wolff leur fondement dans l'expérience commune ; mais nous avons vu qu'à la fois intervient dans la construction de l'ontologie une considération sur la « concevabilité » des notions, qui permet de saisir la possibilité des étants à partir de l'évidence réflexive et immédiate du principe de non-contradiction (laquelle est en tout cas une expérience sui generis). Wolff n'établit aucune opposition fondamentale entre ces deux conceptions, elles sont pour lui complémentaires ; le recours à l'un ou l'autre mode de connaissance est une question pragmatique. Similairement, le §4 de la *Cosmologia generalis* peut définir une cosmologie générale « scientifique », qui démontre la théorie générale du monde à partir de principes ontologiques, et une autre « expérimentelle », qui confirme les mêmes connaissances à partir des observations, et qui est en principe capable de les produire par elle-même¹⁴⁶. Or, quoiqu'il en soit du mode d'accès aux notions et principes ontologiques et cosmologiques, ce qui est certain est que, pour servir au but de fonder la théologie, ils doivent être applicables au-delà du champ de toute expérience possible, ou en terminologie kantienne, ils doivent admettre un usage transcendant.

Nous avons déjà souligné que, si la cosmologie générale est entièrement dérivable de l'ontologie, son statut comme une partie séparée au sein du système de la philosophie devient difficile à justifier. En tout cas, c'est ce qui semble s'ensuivre si, comme nous l'avons vu dans notre premier chapitre, un système partiel est caractérisé par le fait d'avoir certains principes qui lui sont propres et qui ne se laissent pas dériver des disciplines antérieures. Si l'on s'en tient à ce que Wolff dit dans « De differentia... », il faudrait donc apparemment conclure en effet que la cosmologie générale est, pour ainsi dire, un chapitre de l'ontologie.

Or il faut voir que pour établir ce que la cosmologie générale doit établir en fonction de sa place dans l'économie de la métaphysique, les principes tirés de l'ontologie ne suffisent pas : l'existence de Dieu sera en effet démontrée à partir de l'*existence* contingente de ce monde. Les principes ontologiques permettent (acceptons-le en tout cas) de dériver la notion d'un monde possible ainsi que de la contingence,

¹⁴⁵ *Cosm. gen. Praef.* [s/n]

¹⁴⁶ Le scholium du §5 souligne qu'il serait possible d'établir toutes les vérités de la cosmologie générale à partir des observations, quoiqu'il serait presque impraticable : « Equidem non impossibile videtur, ut omnem theoriam Cosmologiae generalis a posteriori ex observationibus derivemus : enimvero ipso facto docemur, id commode fieri non posse ». Il n'y a aucune raison fondamentale qui s'oppose à une approche purement a posteriori.

quant à l'exister, de tout monde possible – mais ils ne permettent pas d'établir l'existence de ce monde, ou plus précisément : que *ce* monde est *un* monde au sens précis de la cosmologie générale, et que donc un monde existe. Cette preuve exige évidemment des considérations a posteriori, qui ne sont pas tirées de l'ontologie.

Ainsi, il est justifié de dire que la cosmologie générale est une discipline séparée dans les termes de « De differentia... », même si ses notions et principes sont formulés entièrement à partir de déterminations développées dans l'ontologie¹⁴⁷.

Or, outre la preuve de son existence, la connaissance de Dieu implique la démonstration de ses attributs, qui doit procéder, en partie au moins, à partir de la connaissance de l'âme humaine, développée dans la psychologie : nous les concevons en libérant les déterminations qui conviennent à l'âme humaine de ses limites – on dirait de manière « disjonctive », pour emprunter l'expression scotiste, non à partir des notions de l'être en général mais de l'âme humaine.

En effet, Dieu est un esprit¹⁴⁸ ; sont applicables à lui donc les principes généraux établis dans la psychologie comme propres à tout étant qui ait une telle similitude avec notre âme qu'il soit justifié de le considérer comme appartenant également au genre des esprits¹⁴⁹. Or qu'est-ce qu'un esprit ? « Per *Spiritum* intelligimus substantiam intellectu & voluntate libera praeditam »¹⁵⁰. Ainsi, la psychologie – tant empirique que rationnelle¹⁵¹ – traite principalement de la faculté de connaître et de la faculté appétitive, et la théologie naturelle, dans sa deuxième part, qui procède « ex contemplatione animae nostrae »¹⁵²,

¹⁴⁷ Cela n'empêche qu'on puisse se demander si les considérations sur l'existence de ce monde sont une partie essentielle de la cosmologie générale, ou si celle-ci pourrait être développée comme théorie purement transcendante des mondes possibles ; dans ce cas, son indépendance de l'ontologie, du moins selon la conception que nous avons exposée dans notre chapitre antérieur, serait compromise, et il faudrait d'ailleurs qu'une autre discipline (e. g. la théologie naturelle elle-même) démontre l'existence d'un monde. Mais ce n'est pas la structure que Wolff donne à son système métaphysique.

¹⁴⁸ *Theol. nat. II* §186

¹⁴⁹ « Enimvero cum in Psychologia empirica, ut modo diximus, notiones distinctas traduntur eorum, quae menti humanae insunt ; ab iis principia generalia abstrahere licet de omni ente, quod similitudinem quandam cum anima habet, quanta scilicet ad genus quoddam constituendum sufficit (§710 *Log.*), hoc est, de Spiritu in genere. Quare cum etiam Deus Spiritus sit, quemadmodum in Theologia naturali demonstrabitur; ad eum quoque principia ista applicari possunt (§346 *Log.*). Psychologia itaque empirica Theologiae naturali principia tradit » (*Psych. emp.* §7) Ici, dans les prolégomènes de la *Psychologia empirica*, Wolff parle uniquement de l'utilité de celle-ci pour la théologie naturelle, mais le même vaut pour la psychologie rationnelle. On conçoit d'ailleurs à partir de cette considération ce qui constitue l'unité de la *Pneumatica* définie dans *Disc. prael.* §79 (quoique Wolff n'utilise guère cette désignation dans d'autres contextes).

¹⁵⁰ *Psych. rat.* §643

¹⁵¹ Nous laissons de côté ici la question du rapport entre l'une et l'autre, qui apparemment ne diffère pas de celle que nous avons signalé pour la cosmologie « scientifique » et « expérimentale », à l'exception du fait que pour la psychologie c'est la doctrine empirique qui est mieux développée et peut être tenue pour plus sûre (cf. *Disc. prael.* §112s).

¹⁵² *Theol. nat. II Praef.* *12

établit comme attributs principaux de Dieu l'intellect et la volonté illimités ; c'est à partir d'eux qu'est conçue l'actualisation du monde par l'acte de création¹⁵³.

La psychologie est donc, à l'égal que la cosmologie générale, un échelon nécessaire pour arriver à la connaissance de Dieu ; et à l'égal que la cosmologie générale, pour qu'elle puisse remplir cette fonction, ses concepts doivent être applicables au-delà du champ de l'expérience possible. La raison en est pourtant différente à chaque cas : la cosmologie générale doit être transcendantale pour pouvoir établir la contingence de ce monde, à partir de laquelle est démontrée l'existence d'un Dieu extérieur au monde qui en est l'auteur ; les notions de la psychologie, par contre, doivent admettre un usage au-delà du champ de l'expérience pour être applicables directement à Dieu.

Pourtant, dans le cas de la psychologie, soit empirique, soit rationnelle, l'ambiguïté quant au mode de connaissance que nous observions pour la cosmologie générale ne se produit pas : Wolff n'essaie nullement de déduire les déterminations de l'âme à partir de principes et notions purement ontologiques¹⁵⁴. La psychologie introduit explicitement et sans ambages des « principia demonstrandi » indépendants, tels que l'écrit « De differentia... » nous avait suggéré qu'une discipline séparée devait en avoir.

Il faut encore préciser qu'il y a également un rapport intime entre la psychologie et la cosmologie. Ainsi, dans le §98 du *Discursus praeliminaris* nous lisons :

Si Psychologia methodo demonstrativa tradenda, ex Cosmologia et Ontologia principia sumit. Animae competere vim sibi repraesentandi universum convenienter mutationibus, quae in organis sensoriis contingunt, nemo negare potest. Meditatus reperi, posse hunc conceptum sumi tanquam primum & ex eo rationem reddi ceterarum mentis facultatum &, quae per easdem intelliguntur, mutationum. Quoniam vero vis illa distincte non agnoscitur, nisi ex Ontologia notionem vis in genere & ex Cosmologia doctrinam de mundo generalem perspectam habueris (§73, 78) ; ideo Psychologia ex Cosmologia & Ontologia principia sumere debet.

Tant la faculté de connaître que la faculté appétitive se résument, en effet, en cette force de se représenter l'univers, qui constitue l'essence de l'âme¹⁵⁵. L'âme est ainsi essentiment corrélative au monde¹⁵⁶.

¹⁵³ cf. *Theol. nat. II* Conspectus [s/n] et Sectio I passim

¹⁵⁴ Cela va de soi pour la psychologie empirique, mais aussi la psychologie rationnelle pose d'emblée un certain nombre de principes que Wolff qualifie explicitement comme évidents a posteriori, e. g. §10 (Wolff signale : « A posteriori res adeo clara est, ut uno quolibet momento experimentum ejus quisque in se capere possit »), §12 (« Patet idem denuo, si animus ad notmesipsos advertimus »), etc.

¹⁵⁵ *Psych. rat.* §66: « Essentia animae consistit in vi repraesentativa universi situ corporis organici in universo materialiter & constitutione organorum sensoriorum formaliter limitata » (le rôle assigné ici au corps propre mériterait une attention que nous ne pouvons pas lui accorder) ; cf. *Psych. rat.* §519 : « Appetitus & aversatio rationalis sive Voluntas & Noluntas vim universi repraesentativam non excedit »

¹⁵⁶ Ce que Karásek 79 sqq. discerne d'ailleurs déjà à partir d'une analyse du §55 du *Discursus praeliminaris*. Il faut signaler que Wolff est suffisamment cartésien pour affirmer : « Animae existentiam ante cognoscimus quam corporis » (*Psych. emp.* §22), ce qu'il démontre par la possibilité de douter de l'existence des corps, qui ne s'étend pas à l'âme ; mais il pose comme un fait d'une

Dieu, en tant qu'il est l'étant nécessaire qui contient en soi la raison de l'existence du monde, est pensé, lui aussi, comme corrélat du monde. Or dans la mesure où ses attributs sont conçus à partir des facultés de l'âme humaine, c'est-à-dire fondamentalement comme une *vis representandi*, cette corrélation peut être précisée : Dieu est le garant des étants en tant que possibles¹⁵⁷ pour autant qu'il se les représente dans son intellect, et il est le créateur de ce monde quant à l'existence ou actualité¹⁵⁸ par le décret de sa volonté¹⁵⁹.

En dernier lieu, Wolff signale, comme d'ailleurs pour toutes les sciences, que la théologie naturelle a besoin des notions générales prises de l'ontologie. En effet, nous avons vu l'ontologie développe les déterminations qui conviennent à tout ce qui est pensable (on a pu parler ainsi de l'ontologie wolffienne comme une « gnoséontologie »¹⁶⁰), et que la généralité des notions et principes ontologiques n'autorisait pas nécessairement à supposer que la démarche par laquelle ils sont établis corresponde strictement à ce que Wolff entend par abstraction, quoiqu'il qualifie parfois ces notions et principes d'abstrait. Nous avons aussi déjà signalé qu'en vue de leur usage théologique, l'« abstraction » des déterminations ontologiques doit être telle qu'elle permette de les appliquer au-delà du champ de l'expérience possible dont elles pourraient être tirées ; elles doivent bel et bien être transcendantes¹⁶¹. La conception de l'étantité comme cogitabilité s'étend pour Wolff tout naturellement à Dieu ; la notion de l'étant est ainsi applicable dans le même sens à celui-ci qu'aux étants finis – l'« ens » est conçu de manière « univoque », pour emprunter la terminologie développée par la scolastique à propos de ce problème¹⁶². Avec la définition de l'étant comme le cogitable, l'« univocatio entis » est présupposée d'emblée par Wolff, sans l'intervention d'aucun argument tendant à l'établir.

évidence indépassable que nous avons à tout moment conscience de nous-mêmes et des choses extérieures (§11 sqq.).

¹⁵⁷ « Per Deum omnia possibile sunt, nec eo sublato quicquam possibile » (*Theol. nat. II*, §174)

¹⁵⁸ « Mundus hic adspectabilis a Deo creatus est » (*Theol. nat. II*, §344); « Dum Deus aliquid creat, actualitatem superaddit nudaee possibilitati » (*Theol. nat. II*, §345)

¹⁵⁹ L'idée d'une corrélation entre Dieu et sa création, qui permet de le connaître naturellement, rejoint la thématique du « Dieu dans le miroir », cf. Paccioni 144 sqq.

¹⁶⁰ Arnaud 44

¹⁶¹ Nous avons signalé (p. 49) que les déterminations de la cosmologie générale et celles de la psychologie devaient admettre un usage transcendant pour des raisons différentes. Le cas de l'ontologie se rapproche de celui de la psychologie, dans la mesure où Dieu est pensé sous les déterminations propres de tout étant, comme il est pensé sous les déterminations propres de tout esprit (tout en s'agissant d'un étant et d'un esprit tout à fait singulier).

¹⁶² Honnefelder 381. Une introduction générale à cette problématique nous a été transmise par L. Téngelyi dans un cycle de leçons tenues à l'université de Wuppertal en été 2008 ; le *locus classicus* cité pour la notion de l'« univocatio entis » est : Duns Scot, *Sur la connaissance de Dieu et l'univocité de l'étant*, éd. par O. Boulnois, Paris, PUF, 1988, p. 94 (Ordinatio I, Dist. 3, 26).

Ainsi donc, nous voyons comment l'ontologie, la cosmologie générale et la psychologie sont nécessaires pour traiter démonstrativement la théologie naturelle, et comment cela engage les notions propres de chacune d'elles dans un usage transcendant. Pourtant, cette nécessité ne suffit pas à fonder l'*unité de la métaphysique*. En effet, n'importe quelle discipline « postérieure » se trouve, selon la conception de Wolff, dans le même rapport avec celles qui la précèdent : celles-ci sont nécessaires à son traitement démonstratif, car elles lui fournissent des principes. Rien n'autoriserait donc, de ce point de vue, à tracer une coupure entre la métaphysique et les parties de la philosophie qui suivent ; ou bien, il serait également légitime de réunir n'importe quelle sélection de parties sous un « nom commun » quelconque.

Le point crucial est énoncé par Wolff dans la préface de la *Theologia naturalis, pars posterior* :

Originem idearum prorsus a priori ex ipsa natura atque essentia divina deduximus, & per eam essentiarum necessitatem atque independentiam a voluntate divina in meridiana luce collocavimus, ut de ea dubitare non possit, nisi qui coecutire velit. Per eandem evidentissimum est, quomodo veritas omnis sequatur ex DEO vi principii contradictionis atque rationis sufficientis, ut in dubium revocari minime possit, in duobus hisce principiis omnium rerum cognitionem terminari & ab iis omnem cognitionis certitudinem pendere, consequenter notiones ontologicas per ea sufficienter explicari.

C'est dans la théologie naturelle que le statut métaphysique des idées, et donc des étants en tant que possibles, reçoit sa clarification¹⁶³. Wolff reprend en effet la doctrine scolastique selon laquelle les idées ont leur origine dans l'entendement divin¹⁶⁴ ; dans la mesure où l'entendement divin est en tout en acte, les idées doivent être nécessaires et immuables. Cela implique que, tout en étant par Dieu, elles ne sont pas sujettes à la volonté de Dieu¹⁶⁵. Or l'entendement divin, lorsqu'il conçoit les idées, n'est pas affranchi du principe de non-contradiction.

L'actualité de l'intellect divin implique que tout ce qui est possible est présent dans l'entendement divin, et on peut dire que ce qui est possible l'est du fait d'être présent dans l'entendement divin¹⁶⁶. Dans la mesure où c'est le principe de non-contradiction qui régit la production des idées dans l'intellect divin, il est donc possible d'affirmer que ce principe est la raison suffisante de la possibilité de tout étant, et nous pouvons prouver cette possibilité à l'aide de ce seul principe, c'est-à-dire de manière entièrement

¹⁶³ Paccioni 200, cf. Honnefelder 254 sqq, 363

¹⁶⁴ Nous suivons sur ce point la présentation de Honnefelder 354 sqq.

¹⁶⁵ « Ideae rerum non sunt arbitrariae, seu non sunt tales, quod Deus eas voluit esse tales », *Theol. nat. I* §191 (cit. in Honnefelder 355).

¹⁶⁶ « Res igitur ideo possibles sunt, quod impossibile ut intellectus divinus contradictoria sibi repraesentet, consequenter ideo quid possibile, quod ejus idea in intellectu divino datur » (*Theol. nat. I* §192, cit. in Honnefelder 355)

rationnelle, sans recours à la volonté divine. Celle-ci intervient, en revanche, quand il s'agit de l'existence de ce monde, et donc de l'actualisation de cette série particulière de possibles ; l'existence ne peut ainsi pas être suffisamment expliquée en termes de pure possibilité.

En ce sens, la théologie naturelle clôt le cycle qui s'ouvre avec l'ontologie ; celle-ci peut très bien être développée sans recours à la théologie, dans la mesure où ses principes s'appuient sur une évidence immédiate, et que ses notions, étant présupposées dans toute pensée, peuvent être amenées à une connaissance complète et déterminée et organisées en un système scientifique. L'ontologie se développe ainsi comme science de l'étant en tant que pensable, et donc en tant que possible.

Mais c'est seulement dans la théologie que le statut du possible ainsi que le rapport entre le possible et l'actuel devient concevable, à partir du rapport qui s'établit entre l'entendement et la volonté divines. L'unité de la métaphysique tient donc en ce que ses premières trois parties sont nécessaires pour développer la théologie naturelle, tandis que celle-ci assigne finalement à l'ontologie un statut précis qui permet de concevoir le bien-fondé de ses notions.

Jusqu'où cette construction répond-elle au célèbre schéma heideggérien de la constitution onto-théologique de la métaphysique ? Selon la thèse de Heidegger, rappelons-le, la métaphysique est ontologie (science de l'étant en tant que telle) justement parce qu'elle est théologie (science du « suprêmement étant »), et à l'inverse, et ceci parce que la différence entre l'être et l'étant est pensée à partir de la figure « logique » du fondement (Grund) – l'être « fonde » (gründet) l'étant, mais à la fois il reçoit son fondement (wird begründet) par l'étant suprême : « Denkt die Metaphysik das Seiende im Hinblick auf seinen jedem Seienden als solchen gemeinsamen Grund, dann ist sie Logik als Onto-Logik. Denkt die Metaphysik das Seiende als solches im Ganzen, d. h. im Hinblick auf das höchste, alles begründende Seiende, dann ist sie Logik als Theo-Logik »¹⁶⁷.

Nous voyons qu'effectivement la métaphysique de Wolff exhibe cette structure de double fondation, l'ontologie énonçant le fondement de l'intelligibilité de tout ce qui est, y compris la divinité, la théologie apportant le fondement de l'étant quant à son être, comme possible et comme actuel.

Cependant, nous avons constaté dans notre analyse que la métaphysique wolffienne n'est pas uniquement ontologie et théologie, mais aussi cosmologie et psychologie, et cela nécessairement. Pour passer de l'étant en général à l'étant suprême, le passage par le monde et par l'âme est incontournable, et cela veut dire aussi : est incontournable le

¹⁶⁷ Heidegger 76

passage par l'existant¹⁶⁸. La métaphysique wolffienne est nécessairement « onto-cosmo-psycho-théologie », la science « von Gott, der Welt und der Seele des Menschen, auch allen Dingen überhaupt »¹⁶⁹.

Pour conclure ces considérations autour de la structure systématique de la métaphysique, nous pouvons nous interroger sur l'applicabilité des réflexions sur la notion de système que nous avons vues dans le chapitre précédent. L'articulation de la métaphysique repose-t-elle, en effet, sur le fait que chaque discipline possède ses principes propres, non dérivées de ceux des autres disciplines ?

La question ne se pose pas pour l'ontologie, en tant que discipline première. Pour la cosmologie générale, nous avons signalé que, bien qu'elle ne s'occupe du monde qu'en tant qu'étant composé et modifiable et donc en termes entièrement ontologiques, elle doit – pour offrir une assise à la preuve de l'existence de Dieu – prouver l'existence d'un monde (de ce monde en tant que monde), laquelle ne peut être établie qu'a posteriori, à partir de principes extérieurs à l'ontologie. Si cela suffit pour faire de la cosmologie générale une discipline de plein droit est une question que nous pouvons laisser en suspens. En ce qui concerne la psychologie, nous avons vu que le modèle dégagé de « De differentia... » s'applique sans réserves.

Or en ce qui concerne la théologie naturelle, elle doit emprunter la totalité de ses principes des disciplines qui la précèdent, dans la mesure où il n'y a aucune expérience directe de son objet qui permettrait d'établir des principes a posteriori à propos de lui, comme dans le cas du monde ou de l'âme. La séparation de la théologie comme une discipline détachée repose évidemment sur le fait qu'elle possède un objet propre bien défini et différent de celui des autres sciences, et c'est de ce point de vue que Wolff introduisait cette science au §55 du *Discursus*. Mais le mode de connaissance de la théologie, qui implique comme nous l'avons vu l'application « transcendante » de notions établies dans les autres sciences, ne se s'accorde pas avec le schéma de la structure du système telle qu'il apparaissait dans la réflexion wolffienne.

Celle-ci ne fait pas justice non plus à la complexité effective du système de la métaphysique, avec son mouvement cyclique et avec son jeu de correspondances

¹⁶⁸ Il s'agit bien entendu de l'existant « en général », et non dans sa singularité – ainsi, l'existence de *ce* monde n'entre dans la démonstration de l'existence de Dieu que en tant que l'existence d'*un* monde, et la démonstration des attributs de Dieu ne part pas de la considération de telle ou telle âme en particulier, mais de l'âme humaine en général (qui est pourtant connue à partir des âmes particulières).

¹⁶⁹ Ainsi, l'appréciation de Karásek 85 selon laquelle le système wolffien de la métaphysique est « infondé » car « le lien nécessaire des disciplines partielles » n'est pas démontré, doit être rejetée. Il est vrai que la réflexion de Wolff sur la structure de son système est insuffisante – et c'est surtout sur les appréciations « extrinsèques » du *Discursus praeliminaris* que Karásek fonde son jugement – mais, si notre interprétation est recevable, il y a bien un « lien nécessaire » entre les disciplines partielles de la métaphysique, qui constitue celle-ci comme système.

récioproques entre monde, âme, et Dieu¹⁷⁰. On peut dire que la maîtrise effective de Wolff comme bâtisseur de systèmes dépasse largement sa propre théorisation de ce que c'est que construire un système.

5. Remarques finales

Dans les sections 2 à 4 de ce chapitre nous avons présenté la division wolffienne du système intégral de la philosophie en ses parties, l'ordre dans lequel Wolff dispose ces parties, ainsi que le problème particulier, quoique central, de la structure systématique de la métaphysique. Nous avons pu constater que les réflexions de Wolff par rapport à la notion de système, si elles offrent quelques repères généraux permettant d'encadrer l'interprétation, ne suffisent pas pour rendre compte ni des fondements de la division du système intégral de la philosophie, ni de l'ordre des parties, ni de la complexité interne du système de la métaphysique.

En effet, si Wolff réussit à articuler l'ensemble des disciplines philosophiques reçues de la tradition scolastique – auxquelles il ajoute de nouvelles, nous l'avons vu : la cosmologie générale, la téléologie, etc. – en un système construit à l'aide d'une doctrine de la méthode de souche cartésienne, le rigoureux monisme méthodologique d'inspiration mathématique que Wolff professe à l'exemple de Descartes se révèle comme un arme à double tranchant : d'une part c'est lui qui permet d'intégrer la totalité de la philosophie en un développement continu, permettant le passage fluide et réglé d'une discipline aux autres ; d'autre part, à cause de son formalisme, il s'avère insuffisant pour produire une articulation des disciplines qui exige une réflexion non seulement sur la forme logique mais bien aussi sur le contenu des différentes parties. Pourtant l'articulation effective du système se règle inévitablement sur ce contenu, mais sans qu'une réflexion métathéorique la guide et rende compte d'elle.

Nous avons vu d'ailleurs que Wolff n'intègre pas l'ensemble des disciplines héritées de la scolastique sans y introduire quelques modifications majeures ; déjà le fait même de les présenter sous forme de système, au sens précis que nous avons vu,

¹⁷⁰ Il a souvent été remarqué (e. g. Vollrath 260, Honnefelder 314, Karásek 71) que Wolff n'introduit pas la division entre métaphysique générale et métaphysique spéciale ; en général les auteurs affirment que malgré ce fait, la division est implicite ou peut en tout cas être appliquée à la métaphysique de Wolff – et il est incontestable que l'école wolffienne, notamment Baumgarten, l'utilisent. Or la complexité de la structure que nous avons décrite ne semble pas suggérer cette division comme « naturelle » ; les lignes de division entre, par exemple, les deux disciplines « fondantes » (l'ontologie et la métaphysique) et les deux disciplines qui touchent à l'existant, ou bien celle entre la pneumatique ou science des esprits (des « étants séparés » selon la tradition scolastique) et les sciences « abstraites » qui sont l'ontologie et la cosmologie générale, sont tout au moins aussi nettes que celle qui séparerait l'ontologie des autres trois sciences (la division entre pneumatique, ontologie et cosmologie générale étant en outre mentionnée par Wolff lui-même, *Disc. prael.* §79).

implique évidemment une transformation profonde. Mais en outre nous avons signalé comment Wolff innove sur l'articulation reçue des sciences par rapport à des points tout à fait capitaux, tels que l'introduction de la cosmologie au sein de la métaphysique ou la nouvelle tripartition de la philosophie en métaphysique, physique et philosophie pratique. Ce système de la philosophie, tel que Wolff l'avait construit en conjuguant l'héritage de la scolastique et celui de la philosophie nouvelle du 17^e siècle, eut une énorme répercussion dans la philosophie allemande des décennies suivantes, et il forme en grande mesure l'encadrement sur lequel se greffe la pensée kantienne.

Le succès de Wolff comme « systematis conditor » doit ainsi être évalué avec prudence. Il est clair, d'après tout ce que nous avons dit, que la réflexion de Wolff sur ce qui constitue la structure d'un système est insuffisante non seulement pour guider l'articulation de l'« integrum systema philosophiae » et pour en assurer ainsi l'homogénéité et la cohérence, mais même pour rendre compte de la complexité effective de ce que Wolff produit comme système de la métaphysique.

Mais d'un autre côté, notre analyse de ce système nous a montré que sa structure interne, malgré le manque d'une réflexion métathéorique adéquate, ne peut être nullement caractérisée comme fortuite, rhapsodique ou mal charpentée. Il est vrai qu'il ne s'agit ici que d'une partie du système intégral de la philosophie, et que possiblement l'analyse d'autres éléments – e. g. de la place des mathématiques dans l'édifice wolffien – aurait révélé bien au contraire les faiblesses du système ; mais cela ne doit pas obscurcir le formidable effort architectonique par lequel Wolff réussit à produire une articulation de la métaphysique destinée à devenir canonique.

Conclusion et perspectives

Notre enquête a révélé chez Wolff une ambitieuse conception systématique de la philosophie, laquelle intègre toutes les disciplines scientifiques connues – à l’exception possiblement des mathématiques – dans un enchaînement qui obéit à des règles de méthode précises. Celles-ci sont formulées en un langage qui combine l’ancienne tradition de la logique syllogistique avec les tendances méthodologiques propres au 17^e siècle, notamment avec le monisme méthodologique d’inspiration mathématique prôné par Descartes et Leibniz, mais aussi, dans une certaine mesure, avec l’empirisme lockéen ; cette conception de la méthode est mise au service d’un projet de systématisation de la philosophie reprenant une tradition théologique et philosophique allemande, qui proposait comme idéal de la connaissance le modèle d’un « corpus doctrinae integrum ». Or si d’une part Wolff arrive effectivement à construire, grâce à sa doctrine de la méthode, un système intégral de la philosophie dans lequel la succession et l’articulation des disciplines peut être conçue en termes précis, d’autre part sa réflexion sur la structure de ce système, qui demeure excessivement attachée au modèle des mathématiques, s’avère insuffisante pour saisir la complexité effective de l’enchaînement des disciplines qui le forment, ce qui a pour conséquence en partie une organisation peu transparente et donc peu convaincante du système, qui apparaît ainsi comme une agrégation plus ou moins fortuite de disciplines, et en partie une complexité interne du système qui, tout en étant bien fondée dans la structure conceptuelle interne des disciplines, n’est pas reflétée de façon adéquate par les considérations métathéoriques que Wolff développe.

Dans le premier chapitre nous avons essayé ainsi de cerner la notion de système telle qu’elle se présente dans les réflexions explicites de Wolff sur ce thème. Nous avons vu que le mot « système » apparaît en plusieurs sens, soit pour faire allusion au « système de l’harmonie préétablie » de Leibniz ainsi qu’aux autres « systèmes » qui expliquent le commerce de l’âme et du corps (Wolff reprend ici l’usage leibnizien), soit pour évoquer le rapport de tous les étants qui intègrent un monde possible, soit finalement pour se référer à la structure de l’édifice philosophique de Wolff lui-même pour autant qu’il constitue un ensemble de propositions connectées entre elles et avec leurs principes. C’est ce dernier sens qui a retenu notre attention ; en effet, notre auteur développe à son sujet une réflexion métathéorique qui permet de concevoir tant la structure interne de chaque discipline que l’articulation de la philosophie en plusieurs disciplines jouissant d’une certaine indépendance et néanmoins fermement liées les unes avec les autres. Cette réflexion sur la notion de système dépend en grande mesure de la

conception wolffienne de la méthode, qui combine les tendances mathématisantes du 17^e siècle avec une interprétation d'Euclide en termes de la doctrine aristotélicienne du syllogisme, et qui explique ainsi la structure systématique d'une discipline philosophique comme l'enchaînement d'un ensemble de propositions avec un certain nombre de principes (définitions, axiomes, « *experientiae indubitatae* ») dont elles se suivent par la voie du syllogisme. Chaque discipline se compose ainsi selon Wolff d'un « système élémentaire » formé par ses principes, et des propositions démontrées à partir de lui ; les principes de chacune sont en partie tirés d'autres disciplines, sauf pour la philosophie première qui, en tant que première, ne peut emprunter des principes d'aucune autre. Mais à la fois chaque discipline possède en partie des principes qui lui sont propres, ce qui fonde son indépendance partielle en tant que discipline séparée, non entièrement déductible d'aucune autre¹⁷¹. L'ordre des parties de la philosophie est déterminé par cette considération : dans le système intégral de la philosophie chaque partie doit venir après celles dont elle tire des principes.

Or l'on voit que cette réflexion concerne uniquement la charpente logico-formelle du système de la philosophie – sa structure concrète, c'est-à-dire l'inventaire des disciplines qui le forment ainsi que l'analyse des relations qu'il y a entre elles, demeure au-delà de ces considérations. Et en effet, lorsque Wolff expose dans le *Discursus praeliminaris de philosophia in genere* le programme de son système intégral de la philosophie, la division de celle-ci ne s'appuie pas sur une discussion explicite des critères permettant de tracer telle division plutôt que telle autre, et apparaît ainsi comme fortuite ou arbitraire. À son tour, la disposition de ces parties obéit à la règle d'ordre que nous venons d'énoncer, mais l'application de celle-ci présuppose à chaque fois la connaissance du fait que telle partie de la philosophie emprunte des principes à telle autre, et donc sur des affirmations purement « historiques », qui ne donnent aucune raison des faits qu'elles énoncent. La théorie wolffienne du système offre bien un cadre formel général dans lequel le système de la philosophie vient s'insérer, mais elle ne permet pas de rendre raison de la structure concrète que celui-ci présente.

Pour ce qui est de la division de la philosophie en ses parties, nous avons vu que Wolff invoque différents « *fundamenta* » permettant de distinguer différentes disciplines, tels que la différence des « *entia* » qui font l'objet de chaque discipline, la différence des « *genera entium* » qui permet de sous-diviser une discipline plus large, la différence de l'activité de l'esprit qui est visée à chaque fois, la différence du type de lien causal – cause efficiente ou cause finale – qui sert à rendre raison des faits, etc. Ces

¹⁷¹ Ceci ne vaut pas pour les mathématiques pures, qui selon Wolff se laissent déduire entièrement a priori de l'ontologie ; le statut des mathématiques est en effet problématique. Comme nous l'avons vu dans notre deuxième chapitre, Wolff ne les inclue pas dans sa division de la philosophie, quoique l'ontologie s'appuie en permanence sur des exemples pris des mathématiques – il s'agit d'une énigme que nous ne pouvons pas résoudre ici.

« fondements » hétéroclites sont introduits sans aucune réflexion permettant d'établir entre eux un rapport ou un ordre ; il en résulte que toute la division de la philosophie manque d'un principe intelligible. En ce qui concerne l'ordre des parties ainsi distinguées, le *Discursus praeliminaris* se borne à l'énoncer, avec l'argument invariable que telle discipline prend des principes de telles autres, ce qui deviendra évident à partir de l'exposition des disciplines elles-mêmes ; or dans celles-ci Wolff ne se réfère pas à la question de l'ordre, il développe simplement les disciplines en tirant des principes d'autres disciplines, suivant la succession qu'il a annoncé dans le *Discursus praeliminaris* – aucune considération métathéorique ne vient en rendre raison. Ainsi tant la division wolffienne de la philosophie que l'ordre de ses parties apparaissent comme insuffisamment fondés.

En revanche, notre analyse de la métaphysique a montré que, malgré l'insuffisance de sa réflexion métathéorique, Wolff construit un système d'une complexité et une cohésion considérables. En effet, nous avons montré comment chacune des trois premières parties de la métaphysique, dont l'indépendance relative repose sur le fait que chacune d'entre elles introduit – comme le voulait la doctrine du système – des principes qui lui sont propres, joue un rôle nécessaire pour le traitement démonstratif de la théologie naturelle, laquelle à son tour stabilise finalement dans leur statut métaphysique les principes de l'ontologie, de telle façon que le système de la métaphysique se présente comme une structure cyclique, ce qui fonde l'unité de ce sous-système au sein du « *integrum systema philosophiae* », à la fois que nécessairement divisé en les quatre parties qui la composent. La complexité de cette structure n'est pas saisissable à partir de la seule notion formelle de système telle que Wolff la développe ; la force de notre auteur comme « *systematis conditor* » dépasse ainsi – du moins en ce qui concerne la métaphysique – ce qu'il arrive à articuler dans la réflexion sur la structure de son système.

Si nous avons ainsi réussi dans ces pages à caractériser la notion wolffienne de système et à donner une ébauche de la structure concrète du système wolffien de la philosophie avec ses faiblesses et avec la force singulière de son articulation de la métaphysique, nous n'avons certes pas épuisé les problèmes se rattachant à la structure du système. D'abord, nous n'avons analysé en détail qu'une seule partie de l'ensemble de la philosophie : la métaphysique ; celle-ci est bien entendu centrale tant du point de vue de Wolff que de celui de ses successeurs, mais il serait également possible et sans doute utile de s'interroger sur la structure systématique de la philosophie pratique, avec son insolite division en *Philosophia practica universalis*, droit naturel, éthique, économique et politique, qui semble greffer sur la traditionnelle tripartition aristotélique (observée

encore dans l'œuvre allemande) la doctrine moderne du droit naturel¹⁷², en surajoutant une discipline universelle qui fonderait toutes les autres.

Ensuite, la place des mathématiques dans l'ensemble de la philosophie wolffienne (ou « par rapport » à cet ensemble, si elles n'en forment pas partie) mériterait une étude de détail ; nous avons signalé la perplexité que suscite l'absence des mathématiques de la division présentée par Wolff dans le *Discursus praeliminaris*, dès lors que l'ontologie se réfère à tout moment à des exemples pris notamment de la géométrie, et que dans « De differentia... » il est affirmé que les mathématiques pures sont la seule science qui se laisse déduire entièrement a priori de la philosophie première. Possiblement la distinction entre connaissance philosophique, en tant que connaissance des raisons, et connaissance mathématique, en tant que connaissance des quantités, qui est introduite dans le chapitre I du *Discursus*, amène Wolff à exclure les mathématiques de l'ensemble de la philosophie – d'autant plus qu'il insiste sur le fait que la connaissance mathématique des phénomènes (dans la « mathesis mixta ») peut très bien se passer de la connaissance de leurs causes¹⁷³. Si l'on prend en considération que la « mathesis mixta » embrasse tout le contenu de la physique nouvelle¹⁷⁴, cette position est à la fois raisonnable, car elle répond bien au « phénoménalisme » de cette nouvelle physique¹⁷⁵, et scandaleuse, dans la mesure où elle laisse celle-ci – dont l'importance pour le mouvement intellectuel de l'époque n'a pas besoin d'être soulignée – dans une situation indéfinie par rapport au système de la philosophie, et surtout par rapport à la physique, que Wolff inclut par ailleurs comme partie de la philosophie. Et d'autre côté une telle explication semble peu propice à justifier l'utilisation de la même méthode dans l'un et l'autre domaine – Wolff soutient que la méthode de la philosophie et celle des mathématiques coïncident parce que l'une et l'autre consistent finalement à l'application des règles de la logique, mais le fait que ces règles servent dans un cas pour donner la « ratio » et dans l'autre apparemment non semble exiger des explications ultérieures.

Outre ces questions qui touchent à la structure interne de la philosophie wolffienne, nous avons eu l'occasion d'évoquer sommairement le développement de la notion de système chez des auteurs allemands antérieurs et contemporains à Wolff. Notre auteur de référence a été ici Ritschl, dont l'étude date, comme nous l'avons signalé, de 1906. Pour

¹⁷² Wolff soutient dans le *Discursus praeliminaris* (§68) que le droit naturel contient la « théorie » de la philosophie pratique, tandis que les disciplines postérieures en contiennent la pratique, et qu'en effet il est aussi admissible de traiter celui-là séparément qu'ensemble avec celles-ci. Mais cette affirmation ne semble guère suffisante pour rendre compte de la structure systématique de la philosophie pratique.

¹⁷³ §18s, cf. *Aërom. el. Praef.* [s/n]

¹⁷⁴ Ainsi, seul le premier tome des *Elementa matheseos universae* s'occupe de contenus que nous attribuerons aux mathématiques ; le second comprend la mécanique des solides et des fluides, le troisième l'optique et l'astronomie, et le quatrième des applications telles que la géographie, l'artillerie, et l'architecture militaire et civile, tandis que le cinquième traite « de studio mathematico recte instituendo ».

¹⁷⁵ cf. à ce sujet Puech 27 sqq

l'interprétation de la conception systématique de Wolff il serait sans doute utile d'approfondir cette recherche historique, ce qui exigerait se plonger dans les textes d'auteurs peu connus tels que Weigel, Neumann, Dürr, etc. pour ce qui est des prédécesseurs, et Budde, Walch et autres pour ce qui concerne le contexte contemporain.

D'autre part, pour mesurer l'importance de la construction systématique wolffienne il serait désirable de la situer par rapport à la tradition de la métaphysique scolastique, et particulièrement au procès de fragmentation de cette discipline qui s'annonce au 16^e siècle avec des auteurs comme Suárez, Fonseca et notamment Pereira, et se prolonge dans la *Schulphilosophie* du 17^e siècle¹⁷⁶. Si notre interprétation est correcte, il semble possible de dire que Wolff réussit à la fois à accomplir ce mouvement en divisant clairement la métaphysique en plusieurs disciplines, et à l'arrêter en reconstituant l'unité systématique de la métaphysique en tant que onto-théologie (qui se transforme chez lui en onto-cosmo-psycho-théologie).

Finalement, un vaste champ de recherches reste ouvert en ce qui concerne les successeurs immédiats et médiats de Wolff sur le point de la doctrine du système ; l'importance de la question du système dans la philosophie allemande de la fin du 18^e siècle est notoire, et il semble indubitable que l'un des points de départ principaux, sinon le principal, pour ce développement est justement Wolff. Mériteraient en ce sens une attention particulière les transformations de la structure du système chez des wolffiens comme Baumgarten, ainsi que le riche développement de la notion de système chez Lambert, auteurs dont l'influence directe sur Kant est bien connue. Quelques thèmes particuliers qu'il serait intéressant de poursuivre chez les auteurs postérieurs ont été touchés brièvement dans ces pages, telles que le problème de la place de la logique dans une construction systématique de la philosophie ou la tripartition de la philosophie en métaphysique, physique et philosophie pratique.

¹⁷⁶ cf. Vollrath, Courtine 405 sqq.

Bibliographie

A. Sources

1. Œuvres de Christian Wolff

Les volumes des *Gesammelte Werke* parus chez Olms sous la direction de Jean École et al. à partir de 1965 sont indiqués par le sigle WW, avec indication de la section (I, II ou III) et le numéro du tome.

Les sigles utilisés dans les citations se résolvent comme suit :

- Aërom. el.* *Christiani Wolffii aërometriae elementa*, Leipzig, 1709 (WW II, 37)
- Ausf. Nachr.* *Christian Wolffens Ausführliche Nachricht von seinen eigenen Schriften, die er in deutscher Sprache von den verschiedenen Theilen der Welt-Weisheit herausgegeben...*, Frankfurt/ Main, Andrea & Hort, 2^e éd. 1733 (repr. WW I, 9)
- « Brevis
commentatio » « De methodo mathematica brevis commentatio », in *Elementa matheseos universae*, Halle, Renger, 1726, pp. 1-13 (cf. WW II, 29, qui reproduit l'édition de 1742)
- Cosm. gen.* *Cosmologia generalis, methodo scientifica pertractata, qua ad solidam, inprimis Dei atque naturae, cognitionem via sternitur*, Frankfurt - Leipzig, Renger, (1731) (WW II, 4, qui reproduit la 2^e éd. De 1737)
- « De
differentia... » « De differentia intellectus systematici & non systematici », in : *Horae subsecivae marburgenses I* (1929), pp. 107-154
- Disc. prael.* *Discursus praeliminaris de philosophia in genere* [1728] , trad. allemande, introd. et éd. de G. Gawlick et L. Kreimendahl, Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 1996 (=FMDA Abt., 1 Bd. 1).
- Hor. subc.
Marb.* *Horae subsecivae Marburgenses*, avec indication de l'année (1729, 1730 ou 1731), Frankfurt - Leipzig, Renger (WW II, 34, 1-3)

- « Kurzer Unterricht » « Kurzer Unterricht von der mathematischen Lehr-Art », in: *Anfangsgründe aller mathematischen Wissenschaften*, Frankfurt - Leipzig, Renger, 1750 (WW I, 12), pp. 1-10
- Log.* *Philosophia rationalis sive logica, methodo scientifica pertractata et ad usum scientiarum atque vitae aptata. Praemittitur discursus praeliminaris de philosophia in genere*, Frankfurt etc., Renger, 3^e éd. 1740 (repr. WW II, 1, 1-3)
- Lucul. Comm.* *De differentia nexus rerum sapientis et fatalis necessitatis, nec non systematis harmoniae praestabilitae et hypothesisum Spinosae luculenta commentatio*, Halle, Renger, 2^e éd. 1737 (in : WW II, 9)
- Ontol.* *Philosophia prima sive Ontologia*, Frankfurt - Leipzig, Renger, 2^e éd. 1736 (repr. WW II, 3)
- Psych. emp.* *Psychologia empirica, methodo scientifica pertractata, qua ea, quae de anima humana indubia experientiae fide constant, continentur et ad solidam universae philosophiae practicae ac theologiae naturalis tractationem via sternitur*, Frankfurt - Leipzig, Renger, 1732 (WW II, 5, qui reproduit l'édition de 1738)
- Psych. rat.* *Psychologia rationalis, methodo scientifica pertractata, qua ea, quae de anima humana indubia experientiae fide innotescunt, per essentiam et naturam animae explicantur, et ad intimiorem naturae ejusque autoris cognitionem profutura proponuntur*, Frankfurt - Leipzig, Renger, 1734 (WW II, 6, qui reproduit l'édition de 1740)
- Theol. nat. II* *Theologia naturalis, methodo scientifica pertractata, pars posterior, qua existentia et attributa Dei ex notione entis perfectissimi et natura animae demonstrantur, et atheismi, deismi, naturalismi, spinosismi aliorumque de deo errorum fundamenta subvertuntur*, Frankfurt - Leipzig, Renger, 1737 (WW II, 8, qui reproduit l'édition de 1741)

Traductions mentionnées dans les notes 1 et 2 à la page 5 du chap. I

Comp. el. *Compendium elementorum mathesis universae in usum studiosae juventutis adornatum* a Christiano Wolffio, Lausannae & Genevae, sumptib. M.-M. Bousquet, 1742 (suivie d'une editio secunda en 1758) (la traduction est de Samuel König, et il s'agit bien d'une traduction de l'ouvrage allemand, comme le révèle le préface du traducteur)

Cours *Cours de mathématique, qui contient toutes les parties de cette Science ; mises à la portée des commençans* par M. Chretien Wolf, traduit en français, et augmenté considérablement, Paris, Charles-Antoine Jombert, 1742 (pour le tome 1, signalé comme « nouvelle édition »)-1747 (pour le tome 3 ; celui-ci est traduit « par D*** [sic] de la Congrégation de Saint Maur »)

Red. Bed. *Redenkundige Bedenkingen over het Vermogen van het menschelyke Verstand [...]*, door Christian Wolff [...], uit et Hoogduits vertaald door Joan Christoffel van Sprögel, tweede Druk, Amsterdam, Hayman et al., 1758)

2. Œuvres d'autres auteurs

Descartes, René : *Regulae ad directionem ingenii*, in *Oeuvres complètes*, éd. Adam-Tannery, Paris, CNRS/Vrin, 1964-1974, vol. X.

Hegel, Georg Friedrich Wilhelm : *Phänomenologie des Geistes*, éd. H.-F- Wessels et H. Clairmont, Hambourg, Meiner, 1988 (la pagination dans nos références est celle de l'édition critique de W. Bonsiepen et R. Heede, *Gesammelte Werke* Bd. 9, Hambourg 1980, reproduite dans l'édition citée)

Leibniz, Gottfried Wilhelm : (1) « De synthesisi et analysi universali seu arte inveniendi et iudicandi », in id. *Philosophische Schriften. Bd. IV : Schriften zur Logik und zur philosophischen Grundlegung von Mathematik und Naturwissenschaft*, éd. et tr. par H. Herring, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1992

Micraelius, Ioannes : *Lexicon philosophicum terminorum philosophis usitatorum*, Stettin 1662 (¹1653), repr. Düsseldorf, Stern-Verlag Janssen, 1966

Newton, Isaac : *Philosophiae naturalis principia mathematica* , éd. Par A. Koyré et I. Bernard Cohen, Cambridge, University Press, 1972

Pascal, Blaise : « De l'esprit géométrique », in id., *Œuvres complètes*, éd. présentée, établie et annotée par Michel Le Guerin, Paris, Gallimard (La pléiade), 2000, 2 tomes; t. II, pp. 154-182.

Thomas d'Aquin : *Sententia libri Metaphysicae*, en ligne : www.corpusthomicum.org (reproduit l'édition : Turin, 1950)

B. Études et œuvres de référence

Arnaud, Thierry : « Le critère du métaphysique chez Wolff. Pourquoi une Psychologie empirique au sein de la métaphysique ? », in *Archives de philosophie*, 65 (2002), pp. 35-46

Arndt, Hans Werner : (1) « Einführung », in *Vernünftige Gedanken von den Kräften des menschlichen Verstandes...*, WW I,1

– (2) « Rationalismus und Empirismus in der Erkenntnislehre Christian Wolffs », en Werner Schneiders (éd.) : *Christian Wolff 1679-1754*, Hamburg, Meiner, (2)1986. pp. 31-47

– (3) « Zum Wahrheitsanspruch der Nominaldefinition in der Erkenntnislehre und Metaphysik Christian Wolffs », in Robert Theis, Claude Weber (éds.), *De Christian Wolff a Louis Lavelle. Métaphysique et histoire de la philosophie*. (Recueil en hommage à Jean École à l'occasion de son 75^e anniversaire), Hildesheim etc., Olms, 1995. pp. 34-47

– (4), « Philosophische Systematik im Anschluss an Leibniz », in Rolf W. Puster (éd.), *Veritas filia temporis. Festschrift für Rainer Specht zum 65. Geburtstag*, Berlin, de Gruyter, 1995, pp. 115-126

Biller, Gerhard : *Wolff nach Kant. Eine Bibliographie*, Hildesheim etc., Olms, 2004 (WW III, 87)

Cattaldi Madonna, Luigi : « Il connubio della ragione con l'esperienza come fondamento e scopo del programma filosofico wolffiano », in Giuseppe Cacciatore, Vanna Gessa-Kurotschka, Hans Poser e Manuela Sanna (a cura di), *La filosofia pratica tra metafisica e antropologia nell'età di Wolff e Vico (Atti del Convegno Internazionale Napoli, 2-5 aprile 1997)*, (=Studi Vichiani 29), Napoli, Alfredo Giuda, 1997. pp. 111-129

Courtine, Jean-François : *Suárez et le système de la métaphysique*, Paris, PUF (Épiméthée), 1990

École, Jean : (1) « Introduction de l'éditeur », dans Chr. Wolff, *Philosophia rationalis sive logica, pars I [Discursus praeliminaris de philosophia in genere]* (WW II, 1.1)

– (2) *La métaphysique de Christian Wolff*, 2 tomes, Hildesheim, Olms, 1990 (WW III, 12.1-2)

Engfer, Hans-Jürgen : « Zur Bedeutung Wolffs für die Methodendiskussion de deutschen Aufklärungsphilosophie Analytische und synthetische Methode bei Wolff und beim vorkritischen Kant », in Werner Schneiders (éd.), *Christian Wolff 1679-1754*, Hamburg, Meiner, (2)1986, pp. 48-65

– (2) : *Philosophie als Analysis*, Stuttgart-Bad Cannstatt, frommann-holzboog, 1982

Fulda, Hans Friedrich / Stolzenberg, Jürgen : « Einleitung : System der Vernunft », in : idd. (éds.) : *Architektonik und System in der Philosophie Kants*, Hamburg, Meiner, 2001, pp. 1-24

Gómez Tutor, Juan Ignacio : *Die wissenschaftliche Methode bei Christian Wolff*, Hildesheim etc., Olms, 2004 (WW III, 90)

Goubet, Jean-François : « Fondement, principes et utilité de la connaissance. Sur la notion wolffienne de système » in *Archives de philosophie*, 65 (2002), pp. 81-103

Heidegger, Martin : « Die onto-theo-logische Verfassung der Metaphysik », in : *Identität und Differenz*, Frankfurt a. M., Klostermann 2006 (=Gesamtausgabe t. 11) pp. 51-79.

Hinske, Norbert : *Zwischen Aufklärung und Vernunftkritik. Studien zum kantischen Logikkorpus*, Stuttgart-Bad Cannstatt, frommann-holzboog, 1998 (=FMDA 2,13)

Honnefelder, Ludger : *Scientia transcendens. Die formale Bestimmung der Seiendheit und Realität in der Metaphysik des Mittelalters und der Neuzeit*, Hamburg, Meiner, 1990 ; sur Wolff : « Dritter Teil. Metaphysik als Ontologie : die Explikation der Seiendheit als non contradictio bei Christian Wolff », pp. 295-381

Karásek, Jindřich : « Philosophie als strenge Wissenschaft. Zur systematischen Begründung des Systems der Metaphysik bei Wolff und Kant », in Jürgen Stolzenberg et Pierre-Olivier Rudolph (éds.), *Christian Wolff und die Europäische Aufklärung. Akten des 1. Internationalen Christian-Wolff-Kongresses Halle (Saale), 4.-8. April 2004*, Hildesheim etc., Olms, 2007 (= Wolffiana II.2), pp. 71-98

Mittelstrass, Jürgen : « The Philosopher's conception of *Mathesis Universalis* from Descartes to Leibniz », in: *Annals of Science*, 36:6 (1979), pp. 593-610

Paccioni, Jean Paul : *Cet esprit de profondeur. Christian Wolff, l'ontologie et la métaphysique*, Paris, Vrin, 2006.

Puech, Michel : *Kant et la causalité. Étude sur la formation du système critique*, Paris, Vrin, 1990

Ritschl, Otto : *System und systematische Methode in der Geschichte des wissenschaftlichen Sprachgebrauchs und der philosophischen Methodologie*, Bonn, Georgi Universitäts-Buchdruckerei, 1906

Ritter, Joachim et al. (éds.) : *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, Bâle, Schwabe, 12 tomes, 1971-2005

Schulthess, Peter : « Die philosophische Reflexion auf die Methode », in *Grundriss der Geschichte der Philosophie*, begr. v. Friedrich Ueberweg. Völlig neu bearbeitete Ausgabe, hg. v. Helmut Holzhey. 17. Jahrhundert 1/1, Bâle, Schwabe, 1998, pp. 62-120

Stipperger, Emanuel : *Freiheit und Institution bei Christian Wolff (1679-1754)*, Frankfurt a. M. etc., Peter Lang, 1984. (Europäische Hochschulschriften 241)

Vollrath, Ernst : « Die Gliederung der Metaphysik in eine metaphysica generalis und eine metaphysica specialis », *Zeitschr. phil. Forschung* XVI (1962), pp. 258-284

Zöller, Günter : « „Die Seele des Systems“ : Systembegriff und Begriffssystem in Kants Transzendentalphilosophie », in: Fulda, Hans Friedrich / Stolzenberg, Jürgen : (éds.) : *Architektur und System in der Philosophie Kants*, Hamburg, Meiner, 2001, pp. 53-72

Table des matières

Introduction	1
I. Méthode et système	3
1. <i>Les deux versants de la notion d'ordre</i>	3
2. <i>La méthode</i>	4
3. <i>Le système</i>	12
4. <i>Conclusion – système et méthode</i>	30
II. Le système et ses parties	32
1. <i>Wolff comme systematis conditor</i>	32
2. <i>Les parties de la philosophie</i>	33
3. <i>L'ordre des parties</i>	40
4. <i>L'articulation et l'unité de la métaphysique</i>	44
5. <i>Remarques finales</i>	55
Conclusion et perspectives	57
Bibliographie	62